

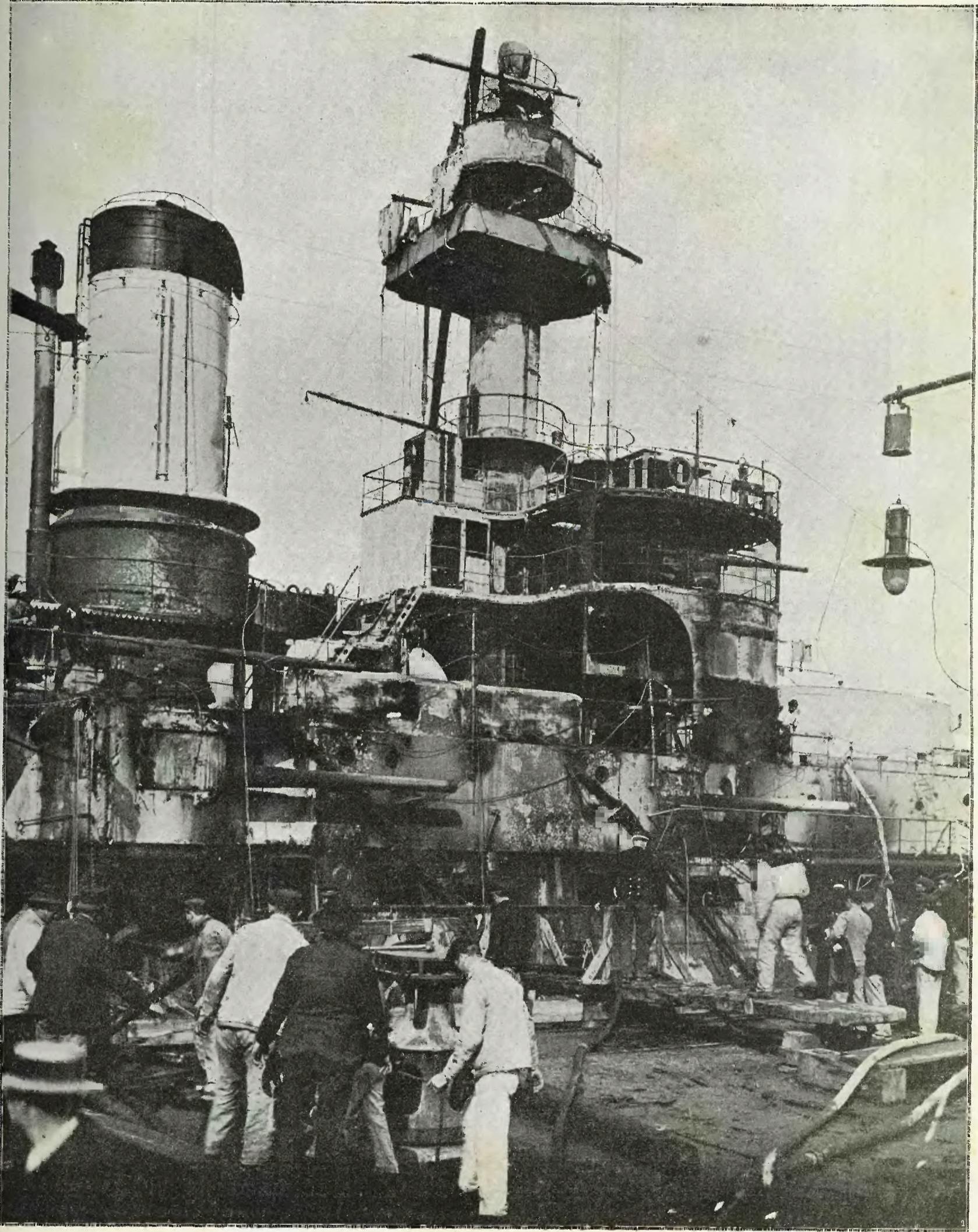
Suppléments de ce numéro : 1^o Deux feuilles non brochées : LA CATASTROPHE DE L'« IÉNA », à Toulon ;
2^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet des JACOBINES, de M. Abel Hermant ;
3^o Le premier fascicule du roman nouveau de M. Tristan Bernard : L'AFFAIRE LARCIER.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 16 MARS 1907

65^e Année. — N^o 3342



LE FLANC TRIBORD DE L'« IÉNA » APRÈS L'EXPLOSION ET L'INCENDIE

Photographie Marius Bar.

Voir la page 188 et les deux feuilles supplémentaires.

COURRIER DE PARIS



Une huitaine de jours nous séparent du printemps. Rien ne l'indique encore et pourtant l'on devine qu'il n'est pas loin. Il a des sornioiseries de page. Il se cache, mais en laissant soupçonner sa présence. L'air a moins de rigueur, l'œil des femmes plus d'éclat, le ciel une fluidité plus douce. Tant pis s'il pleut, je prends ma canne ! Je descends mon escalier beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, et aussitôt la rue m'offre je ne sais quels attraits insaisissables mais certains.

Sous le porche de ma maison, un vieux à barbe d'apôtre s'applique à nouer des petits bouquets, un long fil lui pendait de la bouche. A ses pieds est un grand panier plein de pâles fleurettes en touffes.

— Oh ! que c'est gentil, mon brave homme ! Comment appelez-vous ça ?

— Des perce-neige, monsieur. C'est la première fleur de la saison.

— Eh bien, je n'ai pas le temps aujourd'hui, mais revenez demain, je vous en prendrai.

— Demain, monsieur, je ne peux pas, parce que c'est mon jour d'hospice. Avec la sortie de l'église, l'entrée de l'hospice est ce qu'il y a de plus fructueux pour la fleur. Le malade l'aime. Il est content qu'on lui en porte sur son lit.

Me voici dehors, en plein Champs-Élysées. On dirait, ma parole, que ça sent bon ? Ce n'est pas une idée. Tout est pareil, mais il semble que tout soit changé. Observons mieux ? Ah ! je vous y prends, les petits enfants riches ? Nous n'avons plus nos guêtres de cuir ! Les jambettes sont nues. Et que de nourrices, Seigneur ! Des milliers... D'où sortent-elles ? Ce n'est pas possible ? Jamais les poupons ne boiront tout ce lait-là ! Il faudra jeter le reste. Sur le siège de l'auto, le chauffeur perd son poil d'hiver et les glaces des voitures sont baissées. Les landaus roulent vers le Bois avec des cerceaux accrochés à leurs lanternes. Les arbres, hélas ! n'ont rien perdu de leur noir de décembre — il faut avoir la probité d'en convenir — mais cependant, sans imagination, il y a en eux... comment dirais-je ?... un diabolin de pressentiment de vert qui ne demande qu'à partir. Enfin, le marchand de coco a endossé pour la première fois sa hotte de fer-blanc aux poignets de velours rouge, et le soleil apprête déjà les petits rires intermittents et gouailleurs qu'il nous décochera entre deux giboulées. C'est bien le printemps. Avril est en route.

* * *

Vous pensez que le Grincheux n'a pas manqué de venir me rendre visite au lendemain de la mi-carême ? Je l'attendais. Chaque fois qu'il éclate de griefs et de récriminations, c'est dans mon sein qu'il accourt les verser.

LE GRINCHEUX. — Êtes-vous sorti, l'autre jeudi ?

MOI. — Non. Je suis resté tranquillement chez moi. Et vous ?

LE GRINCHEUX. — Moi, je suis sorti. Je voulais voir la chienlit.

MOI. — La cavalcade ?

LE GRINCHEUX. — Si vous voulez.

MOI. — Eh bien, vous l'avez vue ?

LE GRINCHEUX. — En entier. Et je ne le regrette pas. C'était ignoble.

MOI. — Comment ! Mes neveux y sont allés et m'ont dit, au contraire, que rarement fête populaire fut plus réussie.

LE GRINCHEUX. — Pardon. L'âge de ces messieurs, s'il vous plaît ?

MOI. — Vingt et vingt-deux ans.

LE GRINCHEUX, haussant les épaules. — J'en étais sûr ! Moi aussi, parbleu, à cet âge-là je trouvais tout charmant !

MOI. — Parce que vous l'étiez.

LE GRINCHEUX. — Prétendez-vous insinuer par là qu'aujourd'hui ?...

MOI. — Non. Mais c'est un autre genre de charme.

LE GRINCHEUX. — J'ai donc vu cette chose, réfrigérante et douloureuse, ce cortège de désolation nationale. Sans doute la mascarade était assez bien ordonnée... Oh ! il y avait quantité de chars, très beaux et copieusement parés, les cavaliers chevauchaient d'honorables montures, les musiques jouaient presque juste et avec entrain ; assises, enfoncées jusqu'aux aisselles dans la capote des calèches, les dames des marchés, en laborieux atours, ne m'ont point paru repoussantes et ce fut, je vous le répète, aussi « pas mal », aussi « pas raté », aussi *bien*, là — je suis bon prince ? — qu'il était possible. Mais... mais... mais...

MOI. — Quoi ?

LE GRINCHEUX. — Quoi ? Malgré tout, ou à cause même de son apparente et vulgaire beauté, c'était, mon ami, mon bon ami, d'une horreur qui ne se peut, en aucune langue, définir, c'était le hideux qui s'ébat en plein soleil, roi de la chaussée, l'invasion du barbare, la hurlante joie du Caraïbe sans sa pittoresque candeur, en un mot : le fléau de Dieu ! Oh ! que je souffris donc dans mes yeux, dans mon cœur, dans ma chair, au spectacle de ces états-majors du temps des croisades, de ces Ysabeaux et Blanches de Castille de manège, de ce Napoléon qui se croyait celui des champs de bataille et qui n'était que celui du « chand de vins » ! Je gémissais pour le moins autant que l'essieu des camions chargés de branlants cartonnages et que traînaient, d'une froide épaule, six percherons humiliés. Les d'Artagnan de lavoir en selle anglaise, les Guises que l'on a vraiment envie d'assassiner, les grelottantes dames d'honneur décolletées qui attrapaient, en souriant, le coup de la mort, et les épais seigneurs Henri III aux cuisses de lutteur dans des maillots citron rompus par endroits, la face rougeaude abritée d'un loup de dame en satin vert (pour n'être pas reconnus), m'ont été, je vous le déclare, une fine torture, physique et morale.

MOI. — Pourquoi ne partiez-vous point ?

LE GRINCHEUX. — C'est que je jouissais. Ma souffrance n'était pas exempte d'une ironique volupté. Je me disais : « Voilà donc comment le peuple, « souverain » sauf dans son goût, présume, comprend, et réalise la Beauté, cette Beauté avec laquelle on nous assomme en la réclamant pour lui sans cesse, à propos de tout et de rien ! Eh bien, j'en ai sous les yeux un échantillon choisi, vivant et animé. Je touche du doigt le rêve obtenu. C'est ça... »

MOI. — Je me garderai bien de vous suivre sur ce terrain, parce que nous parlerions aussitôt politique... Et alors ?...

LE GRINCHEUX. — Oui ! En effet. C'est plus sage.

MOI. — La vîtes-vous, au moins ?

LE GRINCHEUX. — La politique ?

MOI. — Non. La Reine des Reines.

LE GRINCHEUX. — Hélas ! Je crois bien ! La pauvre enfant ! Je la cherchais tout benoîtement d'abord dans un simple carrosse attelé de huit ou dix chevaux blancs... Pas du tout ! Elle était bien plus haut. En pleines nues. Du diable si je me doutais qu'il eût fallu lever le nez à ce point pour l'apercevoir ! C'est que les reines populaires veulent dominer, plus encore que les vraies !

MOI. — Parce qu'elles n'ont qu'un jour.

LE GRINCHEUX. — C'est exact. Je la vis donc, non sans effroi, de la rue Caumartin où j'étais, arriver des profondeurs du boulevard, perchée à donner le vertige sur un babélique échafaudage drapé de calicots multicolores, et, au fur et à me-

sure que se rapprochait la tremblante et colossale machine, j'admirais comment la privilégiée jeune fille savait occuper cet étroit et dangereux faite avec la tranquille insouciance du couvreur, car, à chaque fois qu'elle envoyait, de ses mains hermétiquement gantées, des baisers à l'idolâtre foule — pour laquelle on sentait bien qu'à cette glorieuse minute elle avait autant d'amour que de mépris — je craignais de la voir perdre son royal équilibre, glisser du trône, et venir s'abîmer aux pieds des marquis aux jambes défectueuses qui, en bas, lui faisaient escorte.

MOI. — Vous parut-elle jolie ?

LE GRINCHEUX. — Je ne sais, car je n'osai ni ne voulus « contempler son visage ». Mais j'ai le ferme dessein, une de ces matinées prochaines, de l'aller voir de près, à son marché, parmi les poissons dont, à son ordinaire, elle tient étalage. Que voulez-vous ? J'aime les choses et les gens à leur place. Aussi suis-je certain, si — comme le prétend la renommée — cette fille est belle, qu'elle le sera cent fois plus en tablier, les bras nus étoilés ainsi que de confetti d'argent par les écailles de la carpe et du rouget, qu'en traîne de satin blanc de dix mètres, manteau bleu de conte de fées et couronne d'or en cuivre battant. Nous causerons. Elle me dira si toutes ces liesses ne l'ont pas trop éreintée, et il se pourrait très bien que, pour mon repas de midi, je lui achetasse un petit merlan. Merlan... frire-à-frire ! Voilà mes impressions de mi-carême.

MOI. — Elles sont acides. Et qu'allez-vous dire alors, grands dieux ! de la grève des électriciens ?

LE GRINCHEUX. — Mais rien. J'ai trouvé cela charmant.

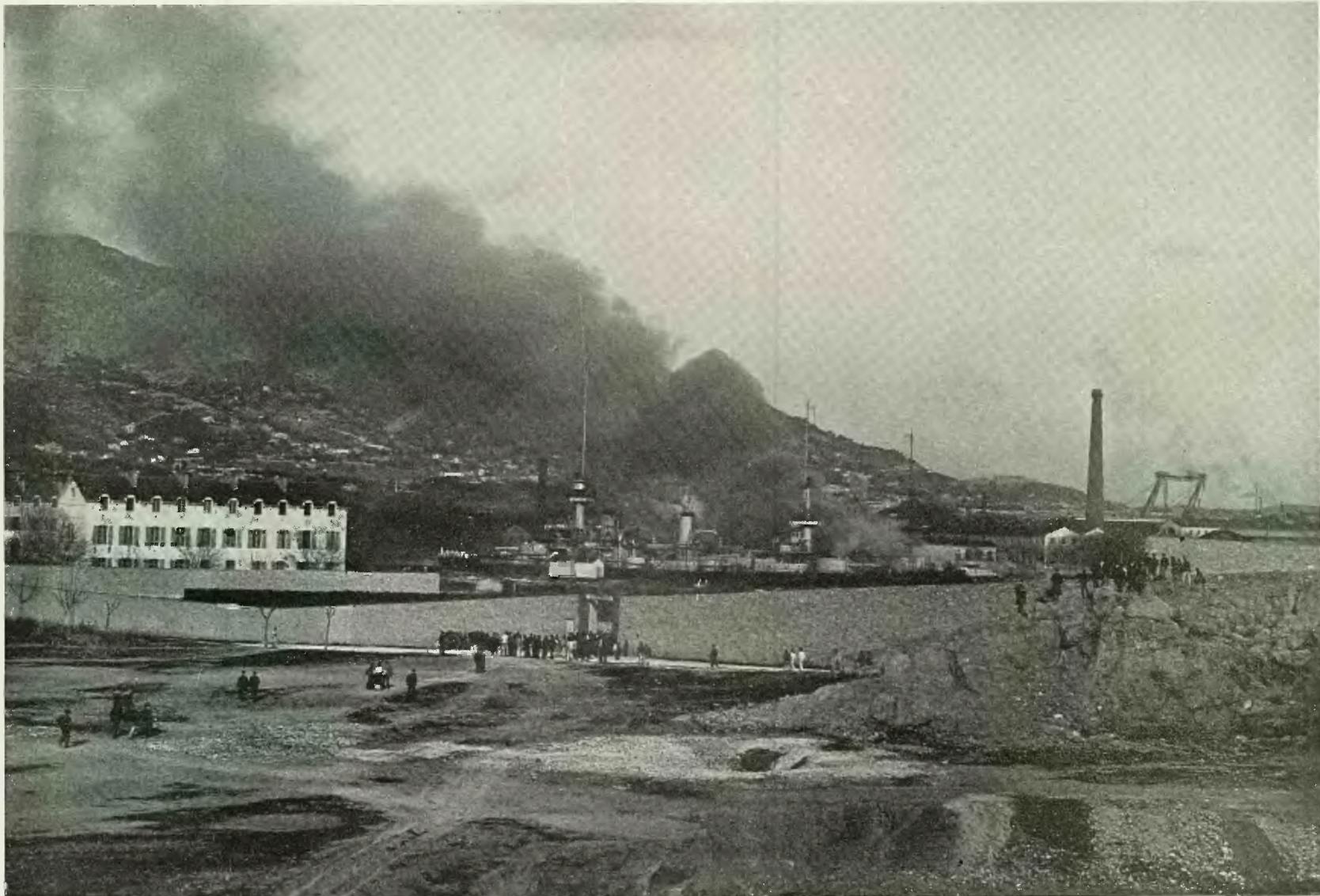
MOI. — Ah ! pour le coup, vous êtes vraiment un homme à part ! Vous vous plaignez de ce qui réjouit tout le monde, et vous éprouvez de l'agrément à ce qui le désoblige !

LE GRINCHEUX. — Tel ma mère m'a fait.

MOI. — Et qu'est-ce que vous avez pu goûter d'agréable à ces ténèbres, à ce désarroi de toute une grande ville ?

LE GRINCHEUX. — Ce fut ravissant. J'avais convié un de mes vieux amis, friand de peinture, auquel je me faisais cruelle fête de révéler ma dernière acquisition, un petit Hubert-Robert à croquer, déniché avec la main pour cinquante-cinq francs chez un fripier, par terre. Il n'y avait eu qu'à se baisser. Mon ami arrive entre chien et loup. Je lui dis aussitôt : « Guette-moi là, et frotte tes yeux. » Je cours à ma chambre, je cueille le tableau, et je reviens avec, en le cachant derrière moi. « Allume vite ! » me commande mon ami qui trépidait. Je tourne le bouton. Rien. Il était six heures quarante. Déception. Petit froid au cœur. Nous allons dans la pièce voisine. Même chose. Alors, j'allumai trois bougies, munies chacune de son réflecteur en soie rose, et qui n'en revenaient pas de ce qu'on s'occupait d'elles. Puis j'en éteignis une parce que le chiffre trois porte malheur, et je consentis seulement à montrer ma trouvaille. Ah ! que j'étais anxieux ! Allait-on voir suffisamment ? se bien rendre compte ? Mon ami pourrait-il apprécier à sa juste valeur le mérite de ma découverte ? Ferait-il assez clair pour que le coin de ciel bleuît dans toute sa pureté ?... que l'eau de la fontaine rejaillît bien en jolies éclaboussures contre les parois de la vasque antique ? Autant de questions que je me posais en un tumulte muet et rapide... et nous étions là tous deux, tenant chacun un flambeau, accroupis devant le fauteuil Louis XVI sur le dossier duquel était appuyé le tableautin que nous flairions et scrutions en silence, le nez balayant la toile. Nos ombres agrandies nous caricaturaient sur les murs ; nous avions l'air d'un Daumier. Contre mon attente, le petit Hubert-Robert, bénéficiant de l'insuffisance même et du

1^{er} Supplément à L'ILLUSTRATION, 16 Mars 1907.
LA CATASTROPHE DE L' " IÉNA "



Le cuirassé « Iéna » en feu dans la darse de Missiessy, le 12 mars. — Photographie prise des remparts. (Voir le plan, page 188.)



Sur le quai du bassin de Missiessy : l'arrivée du ministre, le 13 mars.

Photographies Marius Bar.

Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or manuscript. The text is arranged in several lines and is partially obscured by a large, faint rectangular watermark or stamp in the center of the page. The ink is dark and the paper shows signs of age and wear.

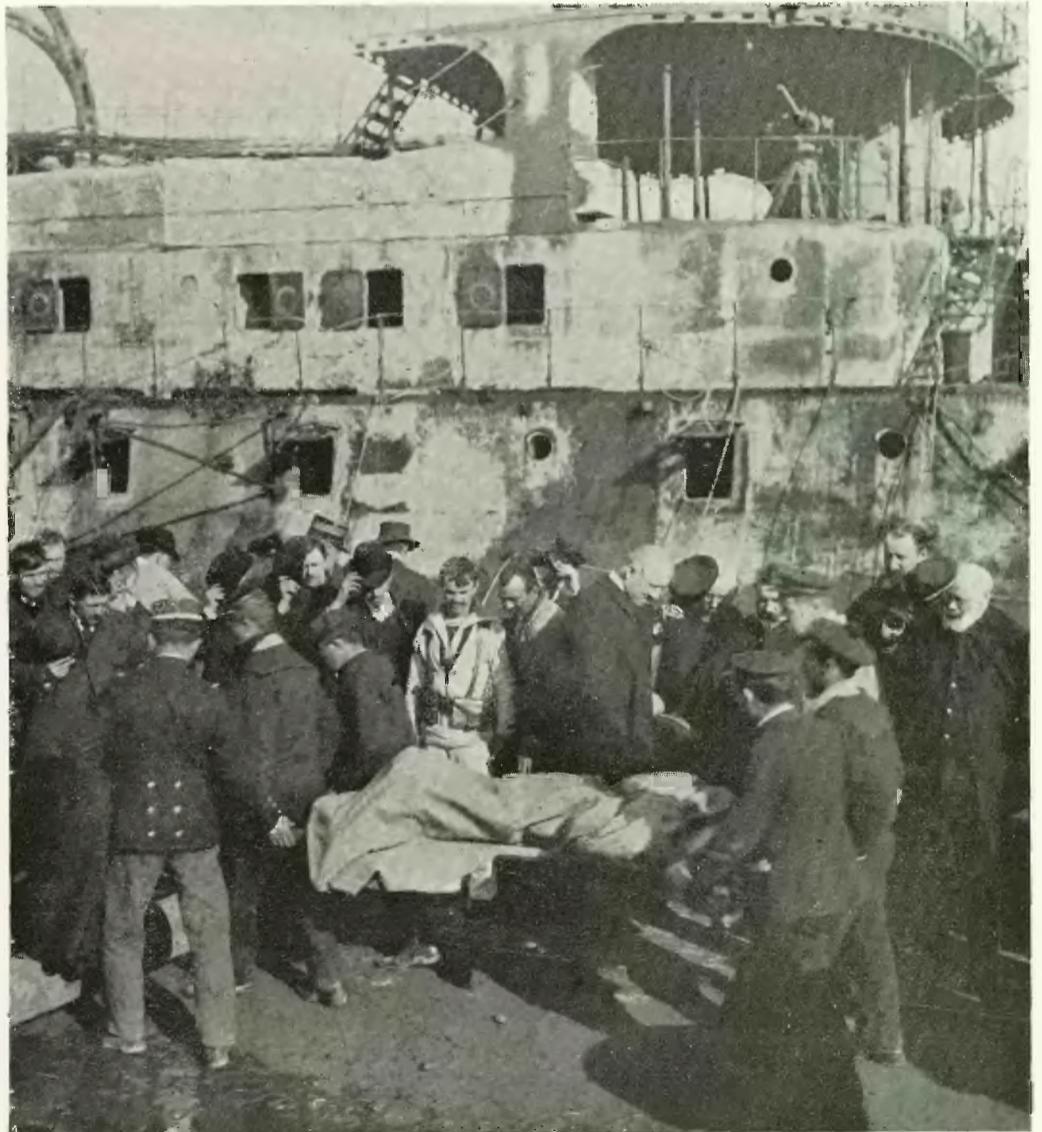
Continuation of the handwritten text, appearing in a similar cursive style. This section is also partially obscured by the same large, faint rectangular watermark or stamp. The text is dense and covers most of the lower half of the page.

Final lines of handwritten text at the bottom of the page, continuing the cursive script. The text is less dense than the previous sections and appears to be a concluding part of the document.

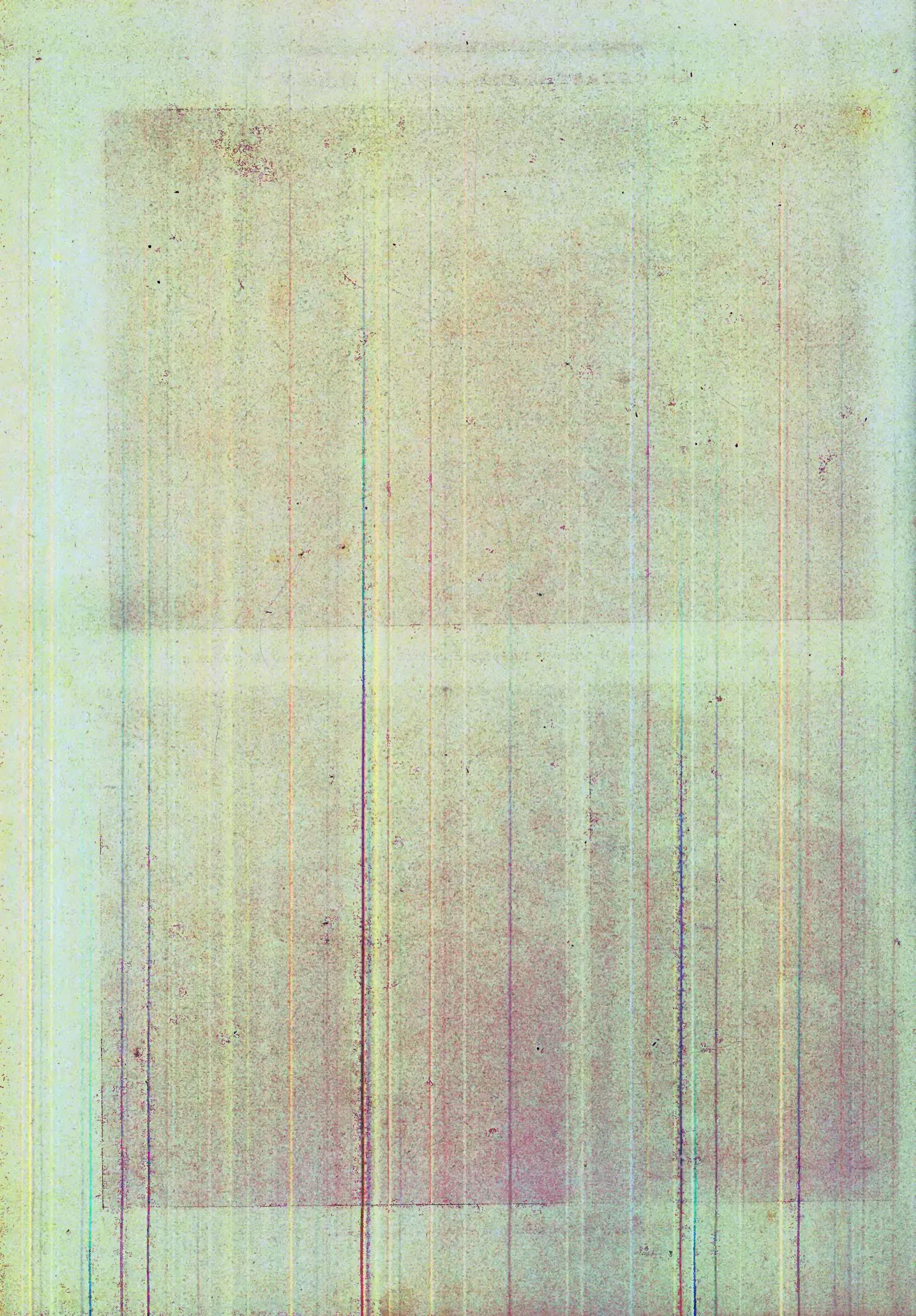
LA CATASTROPHE DE L' " IENA "



Le ministre et les amiraux sur le balcon de l'appartement de l'amiral Manceron, à bord de l' « Iéna ».

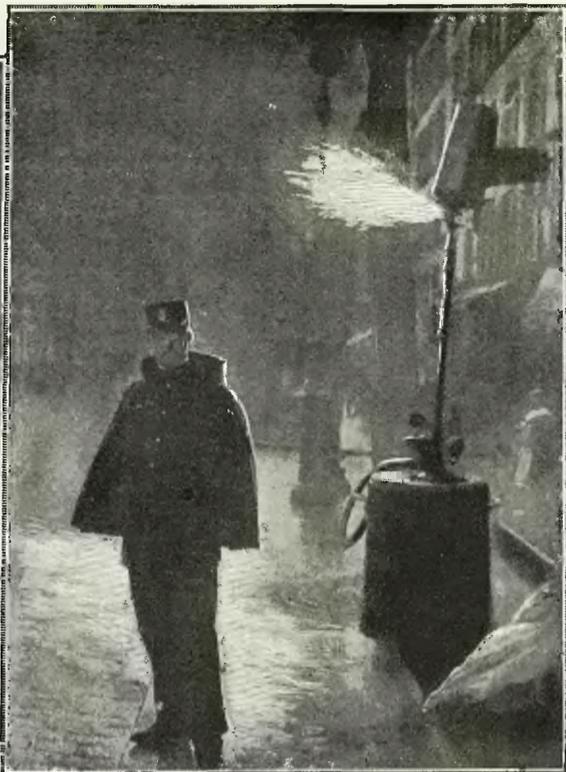


La recherche et l'enlèvement des cadavres. — Photographies Giraud.





La porte de la Bourse du travail fermée le soir même de la déclaration de grève.



Eclairage improvisé de l'avenue de Clichy.



Comment le théâtre Réjane apprît au public qu'il jouait malgré la grève.

mystère de l'éclairage, apparut dans toute sa bonne grâce et avec des pénombres délicieuses de pudeur que ne lui eût pas certainement permis la brutale électricité. Je connus là une minute d'art. Quelques instants après, je me promenais à tâtons dans Paris. C'était celui d'autrefois. Je pensais vivre au temps heureux de Louis-Philippe. La lampe, le quinquet, la bougie, la chandelle, la lanterne, le réverbère à poulie, la carcel qui se monte comme une pendule avec des gazouillements d'irrigateur, toutes les pacifiques et tempérées lumières d'autrefois prenaient leur aimable revanche, et, dans l'empressement qu'un peuple mettait à enflammer leurs mèches, récalcitrantes encore par un reste de bouderie bien légitime, il y avait comme un hommage et une réparation. Oh ! l'accent nouveau des figures humaines aux lueurs bougeantes des flambeaux de cire !... la chair revenue à son propre ton naturel, n'ayant plus cet odieux et métallique éclat dont elle reluit durement sous l'ampoule. Dans les gazons, les lampions piqués çà et là, et parmi le sombre feuillage, les ballons oranges en papier, mettaient la note vénitienne d'une fête de nuit. Cela donnait grande envie d'aller en bateau, sur un lac, avec des dames. Toutes celles qui passaient, et quel'on ne voyait qu'à moitié,

prenaient tournure d'apparitions ; et celles qui stationnaient semblaient des rendez-vous. Les jupes, noyées aussitôt dans l'ombre, faisaient battre plus fort le cœur. Enfin... enfin... on s'apercevait pour un soir que le ciel existe, et l'on bénissait tout bas la résurrection des étoiles... Je dînais dans une maison où le repas, qui fut servi aux bougies, nous parut le plus savoureux du monde, et l'on se quitta de bonne heure, comme pour six mois, après d'interminables salamalecs de bougeoirs dans l'antichambre et l'escalier. Cela nous fut une évocation des politesses de couloirs, jadis, de l'ancienne vie de château. Rentré chez moi, je lus un peu de la Sévigné au lit, éclairé par un candélabre à deux branches, et j'éprouvai une véritable et gamine ivresse à éteindre... avec un

é-tei-gnoir ! dont l'anse figurait un papillon aux ailes accolées.

Ah ! oui, ces électriciens sont de braves cœurs de s'être ainsi mis en grève ! Qu'est-ce qu'il leur a pris de cesser ?

Moi. — Ne pleurez pas. Ils recommenceront.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

PARIS SANS LUMIÈRE

Les journaux quotidiens ont amplement renseigné le public sur la grève générale des électriciens, qui, déclarée soudainement dans la soirée du vendredi 8 mars, a pris fin dans la soirée du lendemain, non sans avoir, malgré sa courte durée, causé de graves dommages. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, surpris par le brusque arrêt du courant électrique nécessaire aux travaux de leurs ateliers, durent, pour paraître — avec un retard considérable — improviser d'ingénieux expédients, installer à la hâte des machines de fortune. Les théâtres, les concerts, plus éprouvés encore par le manque de lumière, furent obligés de faire relâche, à l'exception de rares privilégiés qui, comme le théâtre Réjane, ne sont pas tributaires d'un secteur. Le lendemain, cependant, l'Opéra-Comique et le théâtre Antoine se décidèrent à jouer « aux lanternes ». Et quel désarroi dans les cafés, les restaurants, les gares, au dehors même, où, sur certaines avenues, à certains carrefours, l'obscurité rendait la circulation difficile et dangereuse ! On vit alors des luminaires de toute sorte, plus ou moins arriérés, suppléer à l'électricité défaillante ; mais, si l'on s'égayait un peu de cette revanche inattendue de la bougie et des quinquets, ce fut un de ces plaisirs dont on ne souhaite pas le renouvellement.



Locomotive installée rue du Croissant par un journal quotidien pour s'alimenter en force et en lumière.



Les électriciens réunis rue Grange-aux-Belles après la déclaration de grève.



Aspect d'une terrasse de café sur le boulevard le soir de la grève.

LA GRÈVE DES ÉLECTRICIENS A PARIS



8 MARS 1907 : UNE SOIRÉE QUE LES PARISIENS N'OUBLIERONT PAS

Les tables d'un café du boulevard, éclairées avec des bougies fichées dans des bouteilles vides.

Dessin d'après nature de Georges Scott. — Voir l'article à la page précédente.



M. CASIMIR-PERIER

M. Casimir-Perier vient de mourir. Très souffrant depuis plusieurs mois, l'ancien président de la République a succombé, dans sa soixantième année, lundi soir 11 mars, à une crise d'angine de poitrine.

Lorsque, il y a douze ans, il avait quitté volontairement le pouvoir, son renoncement définitif à la vie publique marquait, avant qu'il eût atteint la cinquantaine, le terme d'une des plus brillantes carrières politiques dont notre histoire parlementaire offre l'exemple. Cette carrière, il y était prédestiné par ses origines.

Issu d'une famille de grands bourgeois libéraux, petit-fils du célèbre ministre de Louis-Philippe, fils du ministre de M. Thiers, Jean Casimir-Perier était né à Paris le 8 novembre 1847. En 1871, au lendemain de la guerre où, capitaine des mobiles de l'Aube, il s'était particulièrement distingué au combat de Bagneux et avait gagné la croix en arrachant à l'ennemi le commandant de Dampierre mortellement blessé, il devenait chef de cabinet de son père, au ministère de l'Intérieur ; en 1873, il reprenait la même fonction, M. Auguste Casimir-Perier étant président du Conseil. En 1876, l'arrondis-

sement de Nogent-sur-Seine, qui, trois ans auparavant, l'avait élu conseiller général, l'envoya siéger à la Chambre ; il allait y prendre une place considérable, durant l'exercice de son long mandat, interrompu pour peu de temps, une seule fois, en 1883, quand il crut devoir le résigner à cause de la radiation des princes d'Orléans des contrôles de l'armée. Sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique, puis à la Guerre, il est plus tard, en 1893, appelé à la présidence de la Chambre et, à la fin de la même année, chargé de former un ministère où il se réserve le portefeuille des Affaires étrangères. Il occupe pour la seconde fois le fauteuil présidentiel au Palais-Bourbon, lorsque survient, le 25 juin 1894, la mort tragique du président Carnot. Deux jours après, le Congrès, réuni à Versailles, élit M. Casimir-Perier à la présidence de la République ; il ne demeure à l'Élysée que deux cent deux jours, au bout desquels, le 15 janvier 1895, il donne brusquement sa démission, notifiée par un message sensationnel.

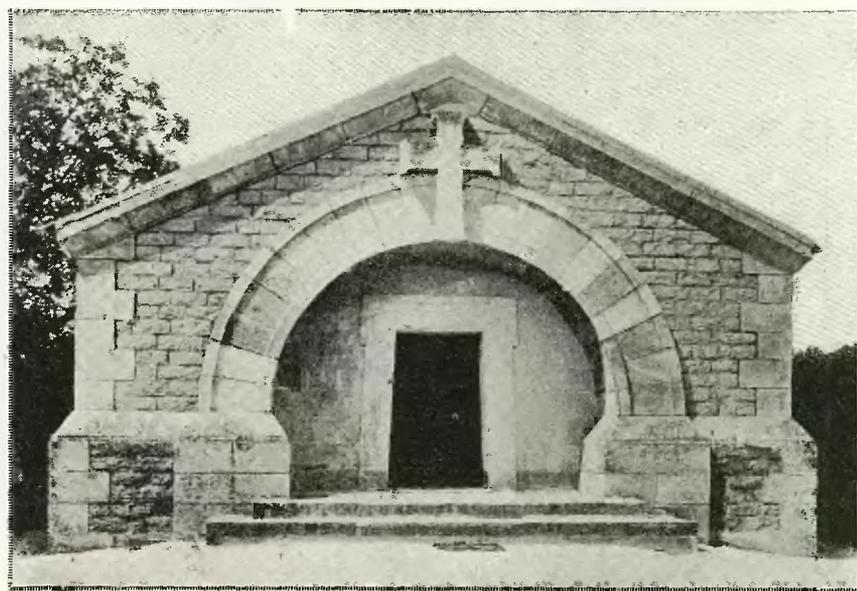
Ayant accepté la charge sans enthousiasme, il ne l'abandonna pas sans quelque amertume, motivée par

certaines difficultés qu'il avait rencontrées, les injustes attaques qu'il avait subies et tout un ensemble de circonstances dont s'accommodait mal la droiture de son caractère, poussée parfois jusqu'à la rigidité. Dans sa retraite pleine de dignité, il gardait au sujet de la politique un silence un peu hautain, consacrant entièrement ses actifs loisirs à des œuvres de philanthropie.

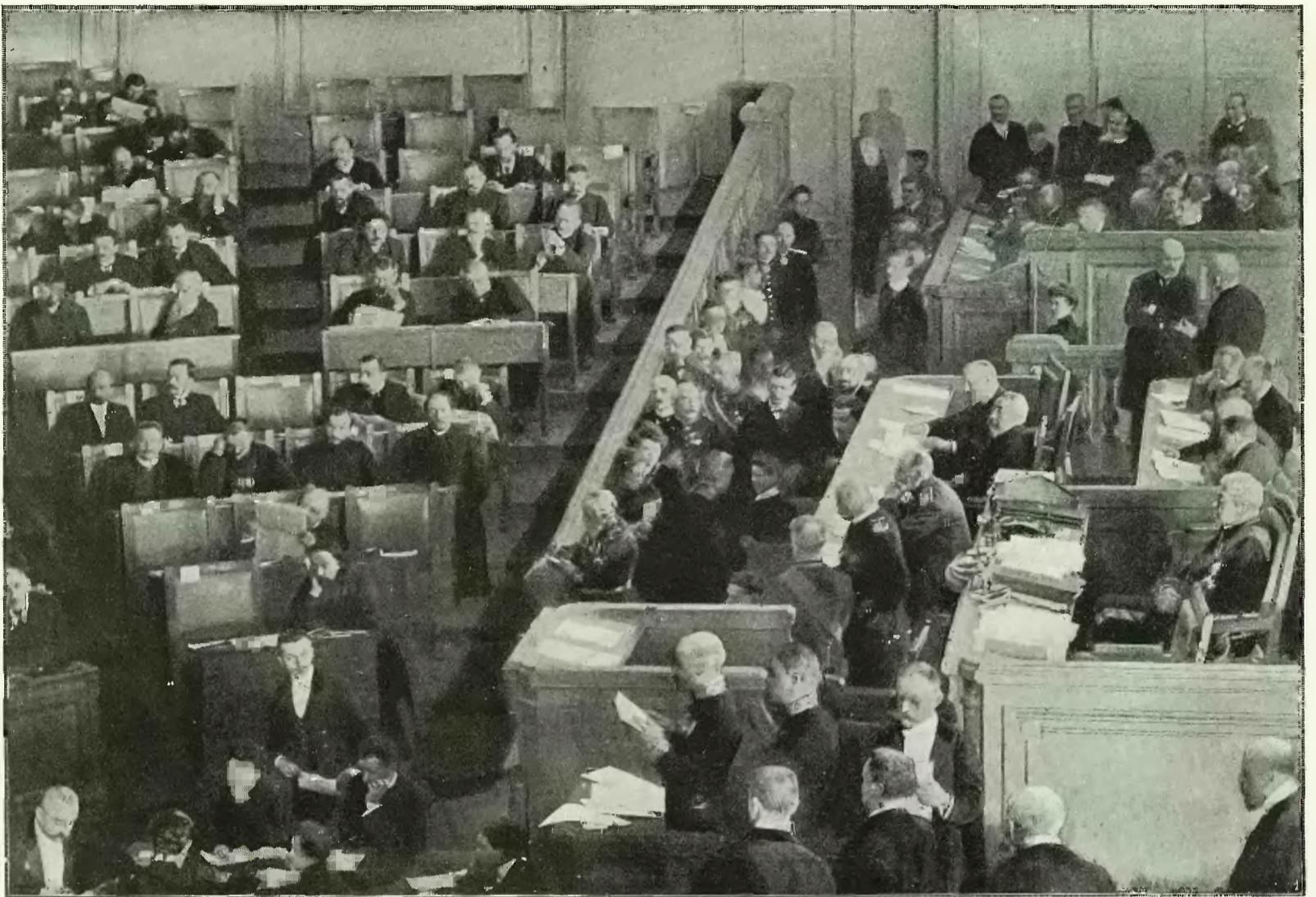
M. Casimir-Perier s'est éteint dans son hôtel de la rue Nitot, à Paris, entre les bras de sa femme, de son fils et de sa fille, M^{me} Edme Sommier. A la nouvelle de sa mort, les Chambres levèrent la séance en signe de deuil et le gouvernement décida de faire à l'ancien président de la République des funérailles nationales ; mais, par ses dispositions testamentaires, le défunt avait décliné les honneurs posthumes : fidèle jusqu'au bout à son attitude d'effacement, il voulait être conduit sans appareil officiel, sans pompe décorative, ni fleurs ni couronnes, sans discours, en toute simplicité, à la sépulture familiale de Pont-sur-Seine. C'est là, dans cette petite localité de l'Aube, où il était à la fois châtelain et conseiller municipal, qu'elles ont été célébrées vendredi.



Le château de Pont-sur-Seine.



Le tombeau de la famille Casimir-Perier.

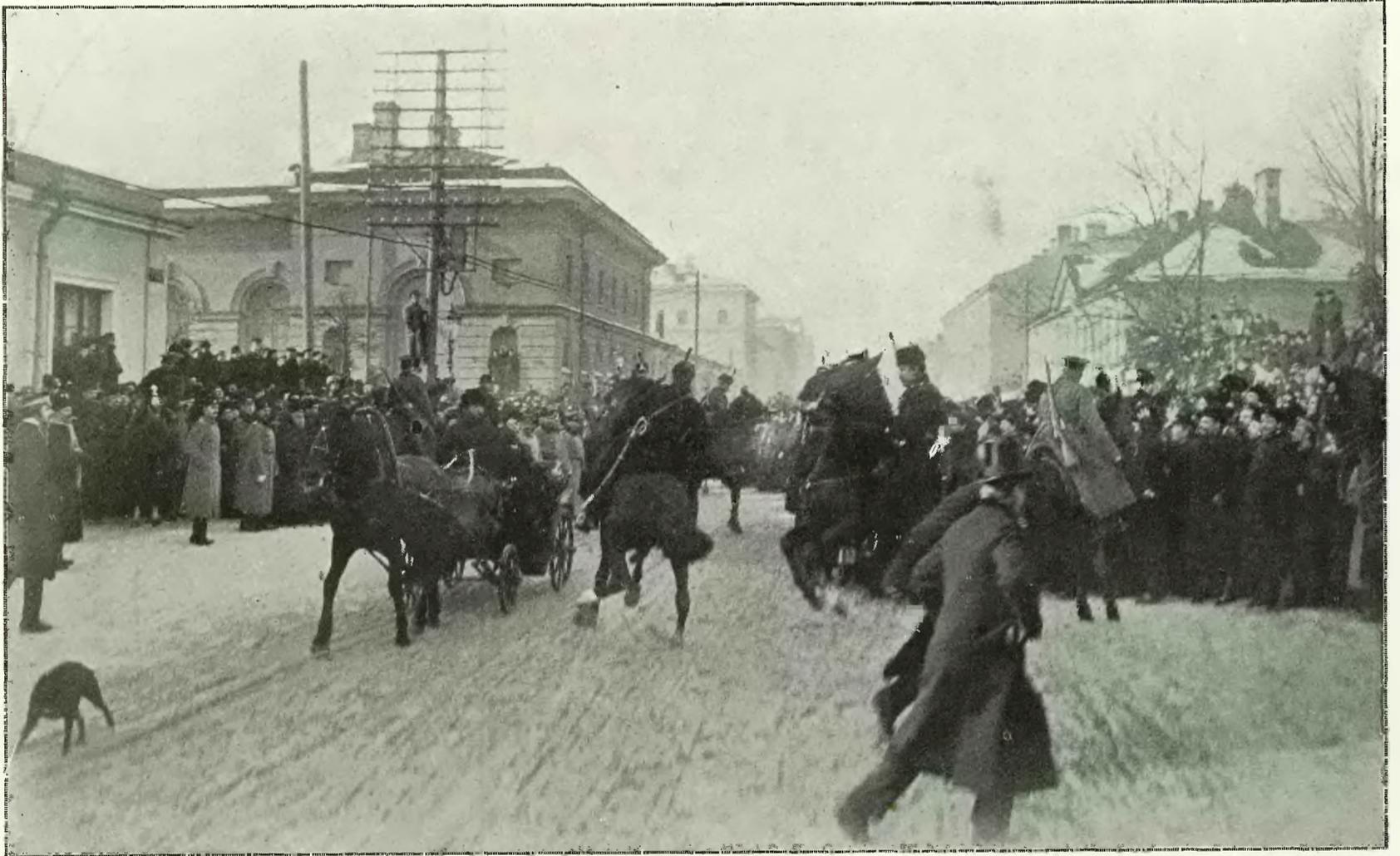


Socialistes et extrême droite.
Au premier plan : table des sténographes.

Banc des ministres.

M. Goloubef, président temporaire
A l'arrière-plan : tribune de la presse.

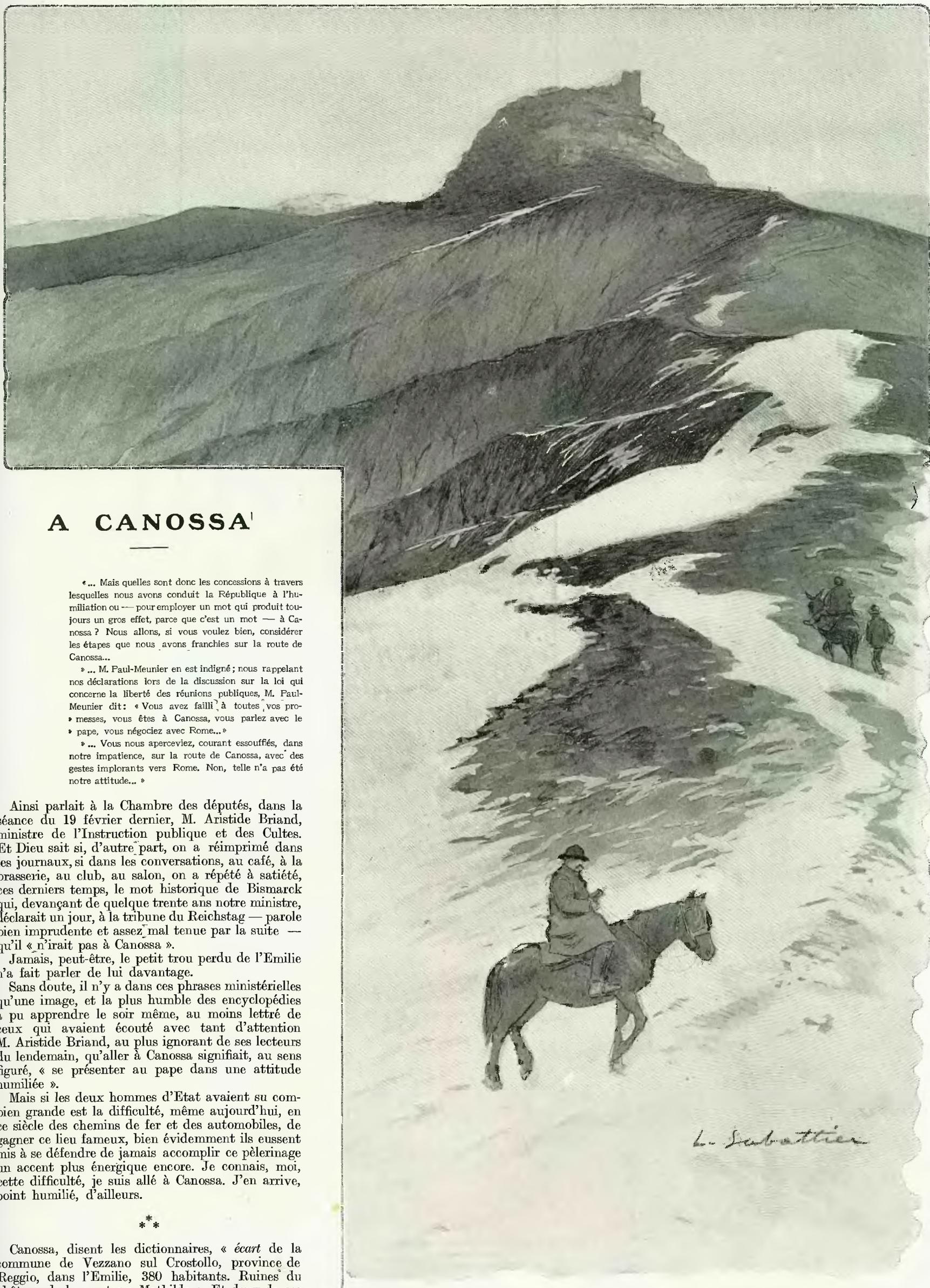
L'appel nominal à la séance d'ouverture du 5 mars. — Phot. Drankov.



L'OUVERTURE DE LA NOUVELLE DOUMA. — Une échauffourée à la sortie de la première séance. — Phot. Bulla.

La nouvelle Douma a inauguré sa session le 5 mars, avec moins d'apparat que l'assemblée précédente ; le tsar n'a pas présidé à son ouverture et c'est un « conseiller secret actuel », M. Goloubef, qui a présidé temporairement la première séance, en attendant l'élection, à la présidence définitive, de M. Golovine, dont nous avons donné le portrait dans notre dernier numéro. Néanmoins, la foule, vivement intéressée par cette céré-

monie, s'était portée aux abords du palais de Tauride ; les rues avoisinantes étaient noires de monde et, à la sortie, les députés isolés, ou en petits groupes, se frayaient avec peine un passage sur la chaussée. Certains députés de gauche furent portés en triomphe ; des drapeaux rouges furent hissés, d'où intervention de pelotons de cavalerie et échauffourées qui ne présentèrent d'ailleurs pas de réelle gravité.



A CANOSSA!

« ... Mais quelles sont donc les concessions à travers lesquelles nous avons conduit la République à l'humiliation ou — pour employer un mot qui produit toujours un gros effet, parce que c'est un mot — à Canossa ? Nous allons, si vous voulez bien, considérer les étapes que nous avons franchies sur la route de Canossa... »

« ... M. Paul-Meurier en est indigné ; nous rappelant nos déclarations lors de la discussion sur la loi qui concerne la liberté des réunions publiques, M. Paul-Meurier dit : « Vous avez failli à toutes vos promesses, vous êtes à Canossa, vous parlez avec le pape, vous négociez avec Rome... » »

« ... Vous nous apercevez, courant essouffés, dans notre impatience, sur la route de Canossa, avec des gestes implorants vers Rome. Non, telle n'a pas été notre attitude... » »

Ainsi parlait à la Chambre des députés, dans la séance du 19 février dernier, M. Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique et des Cultes. Et Dieu sait si, d'autre part, on a réimprimé dans les journaux, si dans les conversations, au café, à la brasserie, au club, au salon, on a répété à satiété, ces derniers temps, le mot historique de Bismarck qui, devant de quelque trente ans notre ministre, déclarait un jour, à la tribune du Reichstag — parole bien imprudente et assez mal tenue par la suite — qu'il « n'irait pas à Canossa ».

Jamais, peut-être, le petit trou perdu de l'Emilie n'a fait parler de lui davantage.

Sans doute, il n'y a dans ces phrases ministérielles qu'une image, et la plus humble des encyclopédies a pu apprendre le soir même, au moins lettré de ceux qui avaient écouté avec tant d'attention M. Aristide Briand, au plus ignorant de ses lecteurs du lendemain, qu'aller à Canossa signifiait, au sens figuré, « se présenter au pape dans une attitude humiliée ».

Mais si les deux hommes d'Etat avaient su combien grande est la difficulté, même aujourd'hui, en ce siècle des chemins de fer et des automobiles, de gagner ce lieu fameux, bien évidemment ils eussent mis à se défendre de jamais accomplir ce pèlerinage un accent plus énergique encore. Je connais, moi, cette difficulté, je suis allé à Canossa. J'en arrive, point humilié, d'ailleurs.

**

Canossa, disent les dictionnaires, « écart de la commune de Vezzano sul Crostollo, province de Reggio, dans l'Emilie, 380 habitants. Ruines du château de la comtesse Mathilde ». Et deux de ces affirmations sont inexactes, comme quantités de renseignements donnés par ces gros livres. D'abord

Sur le chemin de Canossa.



Le sommet de la roche de Canossa.

Canossa dépend de la commune de Ciano d'Enza. Ensuite, du château de Mathilde de Toscane, surnommée la Grande Comtesse, il ne demeure à peu près rien que l'emplacement ; la forteresse fut rasée jusqu'aux fondements en 1255, soit cent soixante-dix-huit ans après le drame historique qui l'avait rendue fameuse. Le château dont on voit actuellement les vestiges fut reconstruit en 1451 par les d'Este, puis fortement outragé, un siècle plus tard, par l'artillerie d'Octave Farnèse, duc de Parme.

Il n'importe. Ces lieux furent les témoins de l'un des épisodes les plus impressionnants de la lutte, qui semble éternelle, entre l'Eglise et le pouvoir séculier : ce fut à cette place, sous le toit de la comtesse Mathilde, qu'Henri IV, roi de Germanie, depuis empereur d'Allemagne, vint faire amende honorable au pape Grégoire VII.

Ce chapitre de ses fastes suffit à rendre les ruines du château de Canossa à jamais fécondes en suggestions à « ceux dont le passé presse l'âme inquiète », selon le mot d'Hugo.

...Jusqu'à Reggio nell' Emilia, par des trains confortables ou seulement possibles, le voyage de Canossa n'est pas trop pénible, même à cette saison. Mais là commencèrent pour moi les vicissitudes.

Je ne me suis arrêté à Reggio que juste le temps de me documenter à fond sur les ruines et le pays que j'allais voir, auprès de l'éminent professeur Naborre Campanini, conservateur des monuments historiques de la province d'Emilie. Ce savant a voué à Canossa une prédilection particulière. Il lui a consacré tout un ouvrage d'un grand intérêt (1). Il

(1) *Canossa, Guida storica illustrata*, par Naborre Campanini, chez L. Bassi, éditeur à Reggio nell' Emilia (Italie).



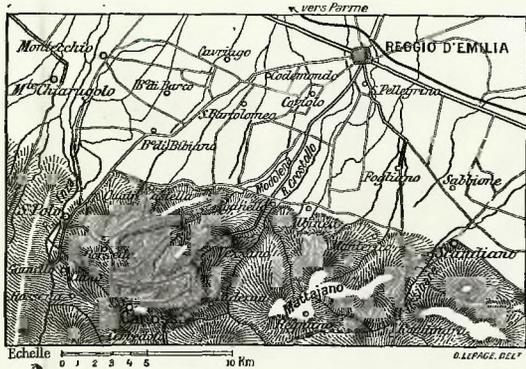
Vestiges de la chapelle de San Apollonio.

y a fait exécuter des fouilles qui ont mis à jour des restes peu nombreux, mais d'autant plus précieux, du primitif donjon de la Grande Comtesse ; et, sur la terrasse même du château, il a constitué, de ces souvenirs, vieilles pierres, fragments de sculptures, chapiteaux, plans et manuscrits, un petit musée que je me promettais de visiter.

Muni, donc, de tous les renseignements que pouvait bien me fournir cet homme érudit, de recommandations pour le curé, pour le gardien des ruines, pour l'aubergiste, je partis, un matin noir et froid, vers 6 heures, dans une voiture cahotante et fort incommode, pour le village de Gianello.

Non, vraiment, je ne souhaite pas à M. Aristide Briand de faire un jour le voyage que j'ai accompli par cette lugubre matinée de la semaine dernière.

Pendant deux heures et demie, dans la plaine



Carte de la région entre Reggio et Canossa.

brumeuse, je n'ai vu que d'interminables alignements de saules, taillés, ou plutôt mutilés invariablement sur le même patron : leurs trois ou quatre maîtresses branches coupées à un mètre du tronc, formant des espèces de fourches qui servent à maintenir hors d'atteinte de la dent des bestiaux la vigne plantée au pied de chaque saule, et qui tend d'un arbre à l'autre ses guirlandes sarmenteuses, pareilles à des bras décharnés surgissant d'un sol couvert de neige.

A Gianello, la montée commence brusquement. Il faut quitter la voiture pour enfourcher des haridelles qu'après quelques pourparlers on nous amène bridées et sellées, — et de quelles selles !

Ces bêtes efflanquées gravissent péniblement un sentier fangeux, au milieu d'un paysage de plus en plus funèbre. Les maigres pâturages d'en bas eux-mêmes disparaissent pour faire place à un sol nu,

aussi désagréable à voir qu'à fouler. Tout ce pays est, paraît-il, d'origine volcanique, et j'ai l'impression, au milieu de ces terres, de ces boues d'origine ignée, d'errer au milieu des scories de je ne sais quelle monstrueuse usine de produits chimiques.

Bientôt, cependant, apparaît au loin une roche énorme, dominant les crêtes ravinées, pareille à une épave balancée au sommet d'une lame : voici Canossa. Et certes, ce n'est guère ainsi, au fond de ce paysage d'hiver, que mon imagination eût jamais entrevu la forteresse légendaire. On ne devrait jamais rêver les choses qu'on va voir.

Insensiblement, le chemin muletier nous rapproche de cette silhouette qui grandit dans ce paysage toujours plus sinistre. Enfin, après avoir dépassé le château, assez bien conservé, de Rossena, nous mettons pied à terre, à la base du rocher blanchâtre, couronné de misérables murs qui s'effritent au vent.

Autour de moi, quatre ou cinq maisons. Je cherche en vain le village annoncé, de trois cent cinquante âmes... Il paraît que les cases sont éparses dans la montagne, et que ce chiffre statistique est obtenu par l'addition des habitants d'une douzaine de groupes de masures pareils à celui que voilà.

Il n'y a guère, autour du château, qu'une vingtaine de personnes, des vieillards, des femmes, des enfants, tous les hommes valides gagnant leur vie ailleurs, à la ville, quelques-uns à l'étranger.

J'ai demandé, sitôt sauté de cheval, qu'on m'aille chercher le gardien de la ruine, afin de lui remettre la lettre d'introduction qui doit me faire ouvrir toutes grandes les portes du château. Ces portes, dans l'espèce, c'est une robuste grille de fer, qui défend l'accès du chemin serpentant jusqu'au sommet du roc.

Mais c'est aujourd'hui dimanche, et le custode est parti depuis le matin en visite à 3 ou 4 kilomètres d'ici. La clef de la grille est demeurée dans sa maison fermée.

Par bonheur, sur ces entrefaites, le curé, que l'on a averti de ma présence, arrive en courant, se désespère de l'absence du gardien, parle de l'envoyer chercher. Mais cela prendrait, au bas mot, deux ou trois heures. Il ferait presque nuit quand le messager reviendrait, ramenant mon homme, s'il y daignait consentir. Et le jour, dès à présent, n'est déjà pas si favorable au photographe.

Alors, l'excellent *rettore* Felice Tandelli, qui voit



La ruine du château



A CANOSSA. — « C'est ici qu'Henri IV d'Allemagne accomplit la fameuse pénitence », dit le recteur Tandelli, qui fiche dans la neige sa canne au bout ferré.

mon embarras et y compatit, me propose bravement d'escalader avec lui quelques brèches et de pénétrer ainsi dans la place. Ma foi, pour sortir de peine, je n'ai pas le choix des moyens. Le curé — qui fut naguère, m'a-t-on dit, carabinier — a la jambe nerveuse sous ses gros bas. Il me montre la route, et nous voilà grimant, parmi les pierrailles et les ronces, à l'assaut de la forteresse.

Du sommet de la roche, on domine un paysage d'une sauvage grandeur. Les ondulations du terrain, couvertes de neige, font songer à des vagues géantes argentées d'écume, battant la ruine où nous sommes comme un navire désemparé.

Eh bien, confesserai-je une déception encore ? Je m'attendais à retrouver des vestiges plus grands. Ceux qui vécurent ici, aux temps lointains dont on

a évoqué, tous ces jours derniers, si souvent le souvenir, devaient être terriblement à l'étroit sur cette aire qui n'a guère que 80 mètres de longueur sur 30, à peu près, de largeur moyenne.

Des murailles éventrées, percées, à la place des fenêtres, d'ouvertures irrégulières, comme des brèches; des restes d'escaliers branlants; deux citernes, et, à l'angle sud, la masse lourde des décombres



Une des quatre maisons du hameau de Canossa.

de ce qui fut un donjon, tout cela croulant, informe à peu près : voilà ce qui demeure du château de la comtesse Mathilde.

Sous la conduite de mon cicerone obligeant, j'erre au milieu de ces éboulis, de ces débris vagues que le temps, lentement, achève de pulvériser.

— C'est ici qu'Henri IV accomplit la fameuse pénitence, dit le recteur Tandelli, qui, m'arrêtant, fiche dans la neige sa canne au bout ferré.

L'événement historique auquel Canossa doit cette célébrité persistante se déroula du 25 au 28 janvier 1077. C'est l'un des épisodes culminants de la fameuse « querelle des Investitures » ; c'est celui qui, par son symbolisme tangible, a le plus frappé la mémoire des hommes, encore qu'au cours de cette passionnante lutte entre le pouvoir spirituel et la puissance laïque, il s'en soit produit de plus tragiques.

On appelait investiture l'acte par lequel le prince, souverain, empereur, roi ou haut baron, mettait l'évêque ou l'abbé en possession de son siège épiscopal et de son abbaye en lui donnant la croix et l'anneau. Sous le régime du Concordat, en France, la remise de la barrette aux cardinaux, par le chef de l'Etat, était quelque chose d'analogue, et le gouvernement de la République ne laissa jamais méconnaître la prérogative qu'il avait de donner son assentiment ou d'opposer son *veto* au choix des évêques. C'était, en quelque sorte, un droit d'investiture qu'il affirmait. On se souvient même que la question de la formule des nominations épiscopales employée par le Saint-Siège fut l'une des premières difficultés qui précédèrent la dénonciation du Concordat et qu'on équivoqua longtemps sur les mots : *Nobis nominavit*.

Or, cet usage, qui s'était introduit tout naturellement dans le même temps que les évêques ou les abbés, par suite des bienfaits des princes, étaient devenus possesseurs de fiefs et vassaux, par conséquent, de leurs protecteurs, devait donner lieu à de graves abus : graduellement les suzerains en arrivèrent à donner, à vendre même, à leur gré, les évêchés, les abbayes, sans se soucier davantage de l'avis de l'autorité ecclésiastique, non plus que des vœux du peuple ou des moines qui, à cette époque, sous une organisation toute démocratique de l'Eglise, devaient choisir eux-mêmes leurs pasteurs, le pape lui-même étant intronisé par le suffrage universel, en quelque sorte.

Nulle part, le mal n'était plus grand qu'en Allemagne.

Henri IV, devenu roi de Germanie à six ans, à la mort de son père, l'empereur Henri III (1056) et abandonné trop tôt à ses volontés, se jeta dans le désordre et le vice, et tomba aux plus scandaleux excès. Aux compagnons de ses débordements il n'hésita pas à distribuer les hautes charges ecclésiastiques. Un exemple parti de si haut devait porter ses fruits : la simonie, la débauche, furent partout dans l'Eglise d'Allemagne.

Le mal en était là quand le peuple de Rome acclama comme pape, en 1073, l'archidiacre Hildebrand, qui, conseiller, inspirateur des trois précédents pontifes, allait devenir, sous le nom de

Grégoire VII, l'un des plus grands papes dont l'histoire ait gardé le nom.

Le premier geste d'Hildebrand fut de repousser, comme trop lourde pour sa tête, cette tiare qu'on lui voulait imposer. Il fit même supplier Henri IV, qui, d'après un décret de Nicolas II, avait le privilège de confirmer l'élection du pape, de refuser son assentiment à l'élection, ne lui laissant pas ignorer que, s'il demeurait sur le trône de saint Pierre, il sévirait énergiquement contre les excès des plus puissants. Les évêques d'Allemagne, ceux de Lombardie, qu'épouvantait par avance le renom d'inflexible vertu d'Hildebrand, pressaient, de leur côté, Henri de l'évincer du suprême pontificat. Tout fut inutile ; il fallait que les choses s'accomplissent : le roi de Germanie consentit à la consécration de Grégoire VII, qui eut lieu en présence de ses émissaires.

Comme il avait promis, Grégoire se mit aussitôt à l'œuvre de réformation et d'assainissement qui lui semblait nécessaire.

Dès 1075, il cite Henri IV à Rome, pour rendre compte de sa conduite dans un concile. Henri chasse le légat et répond en faisant déposer Grégoire VII par une assemblée d'évêques tenue à Worms. Cette décision est acclamée à Pavie par une assemblée des évêques lombards. Henri la notifie au pape au milieu du concile même où il aurait dû se présenter.

Grégoire excommunique le roi et délègue ses sujets de leur serment de fidélité. Les vassaux de la couronne se réunissent à Tribur, près de Mayence, pour donner un successeur au souverain déchu.

Henri s'effraye, supplie, prend l'engagement de se soumettre au pape et de se faire absoudre, dans une assemblée qui se tiendrait en Allemagne, l'année même de l'excommunication.

Le pape se mit en route vers Augsbourg, pour recevoir son amende honorable. Henri ne l'attendit pas et vint au-devant de lui jusque dans les Etats de la comtesse Mathilde.

Ce fut là, dans le château même de la Grande Comtesse, qu'eut lieu l'entrevue.

Grégoire VII ne voulait pas, semble-t-il, recevoir ainsi le suppliant. Eût-il préféré que son humiliation eût lieu dans ses Etats mêmes, pour l'exemple ? Quoi qu'il en soit, Larousse affirme que, « pendant trois jours et trois nuits, pieds nus et en costume de pénitent, Henri IV dut attendre dans la cour, dans la neige et par un froid rigoureux, le pardon de Grégoire VII ».

A quelle source fut puisée cette assertion ? Elle semble bien inexacte. L'in vraisemblance de cette station de trois jours, pieds nus, dans la neige, en janvier, saute aux yeux. L'abbé Blanc, dont le *Cours d'histoire ecclésiastique* est destiné aux séminaires, dit simplement : « Le prince attendit son absolution durant trois jours qu'il passa en habits de deuil dans la deuxième enceinte de la forteresse. »

Quant au professeur Campanini, dans l'ouvrage plus haut cité, il s'applique à détruire ce qui n'est, selon lui, qu'une légende. La pénitence de trois jours, à son avis, suivit l'absolution pontificale. Elle fut l'effet, non la cause, des négociations entre le pape et le roi.

Quoi qu'il en soit, Henri IV dévora l'affront sur le moment, mais quitta Canossa la rage au cœur pour reprendre la lutte avec acharnement. Il devait se venger cruellement du pontife qui l'avait pareillement abaissé.

Huit années après Canossa, à la suite d'hostilités sans trêve ni merci, Grégoire VII, épuisé, fugitif, allait mourir à Salerne, sous la protection du Normand Robert Guiscard.

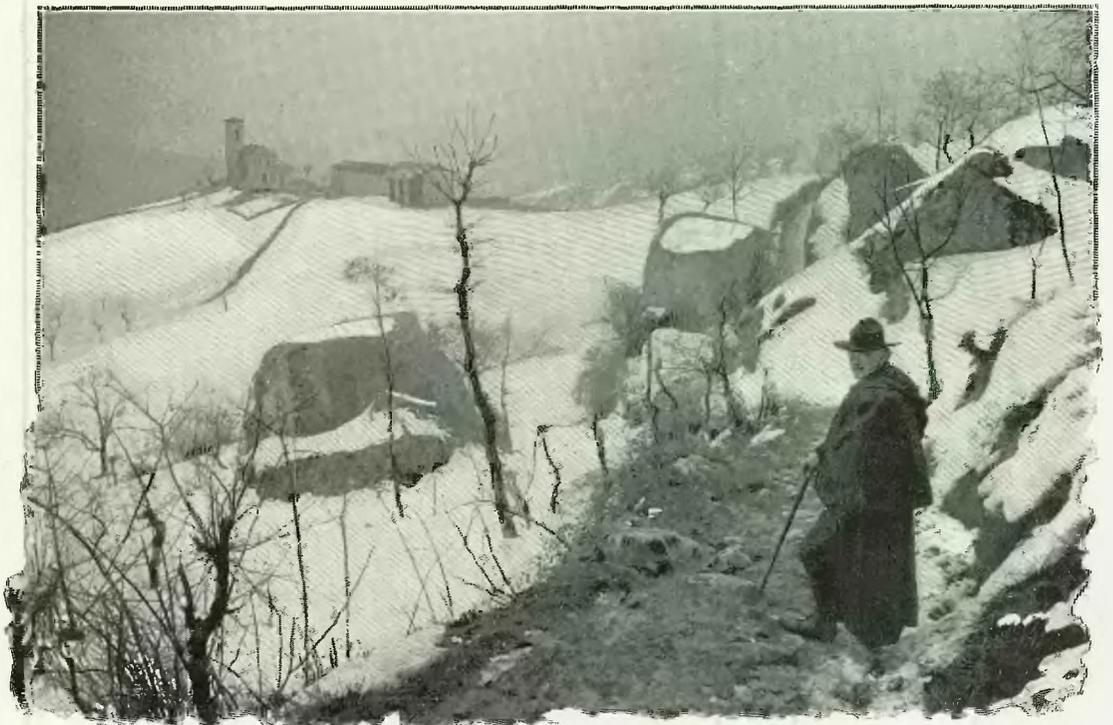
A sa dernière heure, il leva toutes les censures, toutes les excommunications par lui lancées, n'exceptant de cette amnistie canonique qu'Henri IV et son allié Guibert, évêque de Ravenne, que le roi de Germanie avait fait élire comme antipape sous le nom de Clément III, et qui, à son tour, l'avait sacré empereur.

« J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, dit le pontife avant de rendre le dernier souffle d'une âme héroïque, voilà pourquoi je meurs en exil. »

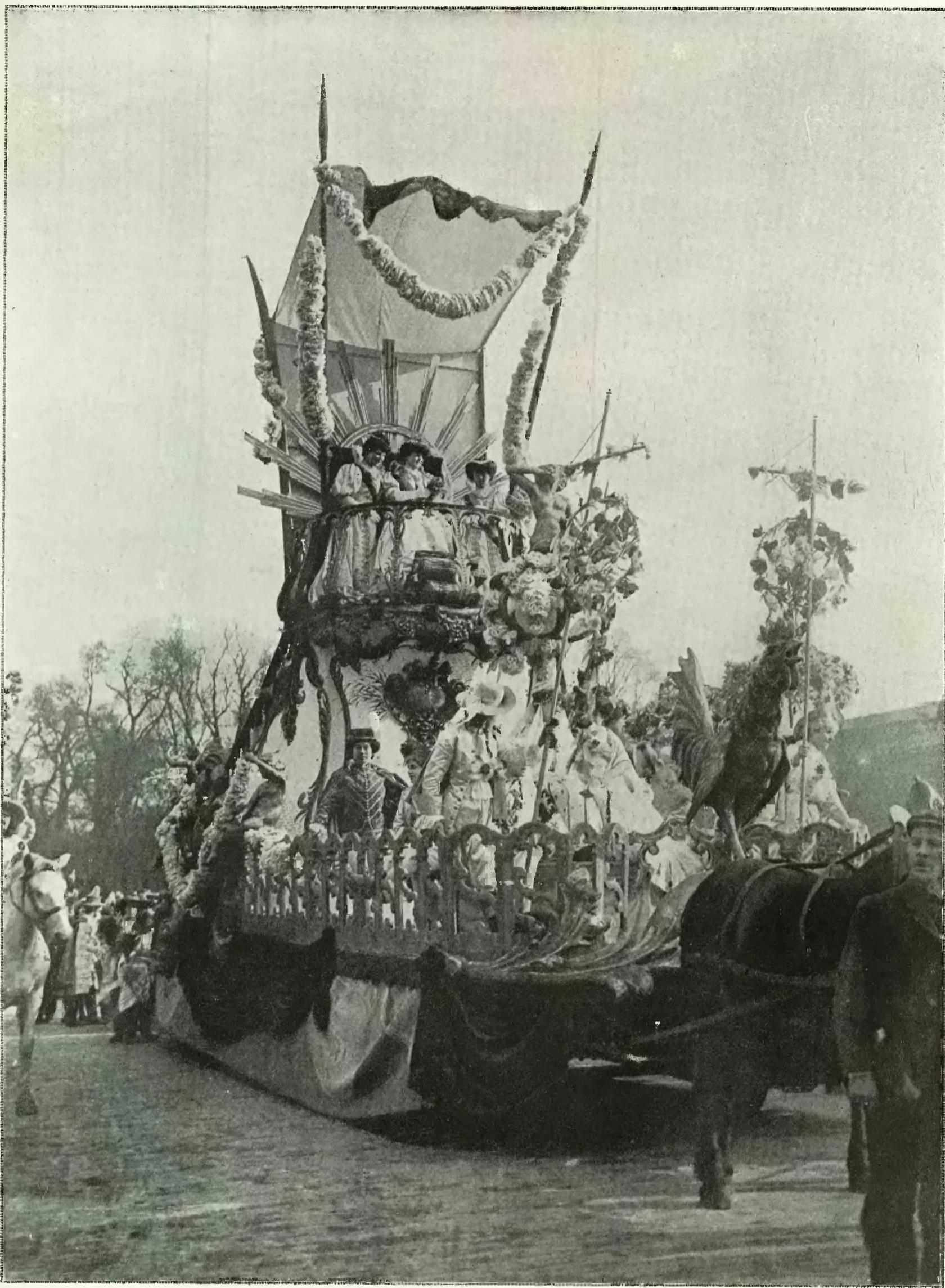
Tel est le chapitre d'histoire sur lequel on médite à Canossa, parmi les vénérables pierres croulantes, tandis que l'ombre à pas rapides descend des Apennins.

Je n'ai pu voir le musée, clos, lui aussi, et dont la clef était en même lieu sûr que celle de la grille d'entrée. En vain, le curé Tandelli, de ses mains robustes d'ancien soldat, tenta d'en ébranler les volets — l'effraction après l'escalade ! — il me fallut renoncer à pénétrer dans ce sanctuaire bien gardé. Et, quand j'eus accepté de l'hospitalier recteur le rafraîchissement obligatoire, même par ce froid noir, je me remis en route vers Gianello, par les mêmes chemins boueux, sous la pluie glaciale.

L. SABATTIER.



Au pied de la ruine - à l'horizon, la petite église de Canossa.



LA MI-CARÊME A PARIS. — Le char de la reine des reines en 1907.

La fête parisienne de la mi-carême, favorisée par un temps superbe, a retrouvé, cette année, sa splendeur de la meilleure époque. Elle dut cette renaissance non seulement à l'opportune collaboration du soleil, qui, entre deux journées maussades, daigna sortir des brumes, mais encore au zèle des organisateurs du cortège traditionnel. Le Comité des fêtes de Paris avait eu l'heureuse idée d'une sorte de reconstitution de la capitale à travers les siècles, les arrondissements actuels étant représentés par des chars tout ensemble caracté-

ristiques et pittoresques. Un seul s'écartait de la donnée générale du programme, celui de la « reine des reines » : s'élevant à la hauteur d'un deuxième étage, décoré avec beaucoup de goût, il figurait une *loggia* à l'italienne, d'où, à l'abri d'un tendelet, assistée de ses deux demoiselles d'honneur et dominant sa cour brillante, M^{lle} Georgette Juteau, souveraine élue des marchés, adressait à ses sujets d'un jour ses plus gracieux saluts et ses plus charmants sourires.

LES VOLS DE LA BIBLIOTHÈQUE DES BEAUX-ARTS



M. Albert Thomas.

On vient de découvrir une affaire de vols qui rappelle à plus d'un titre, et par la qualité du voleur, et par la facilité qu'il trouva dans ses opérations, la fameuse aventure de Libri, laquelle émut si fort, en 1848, littérateurs et savants.

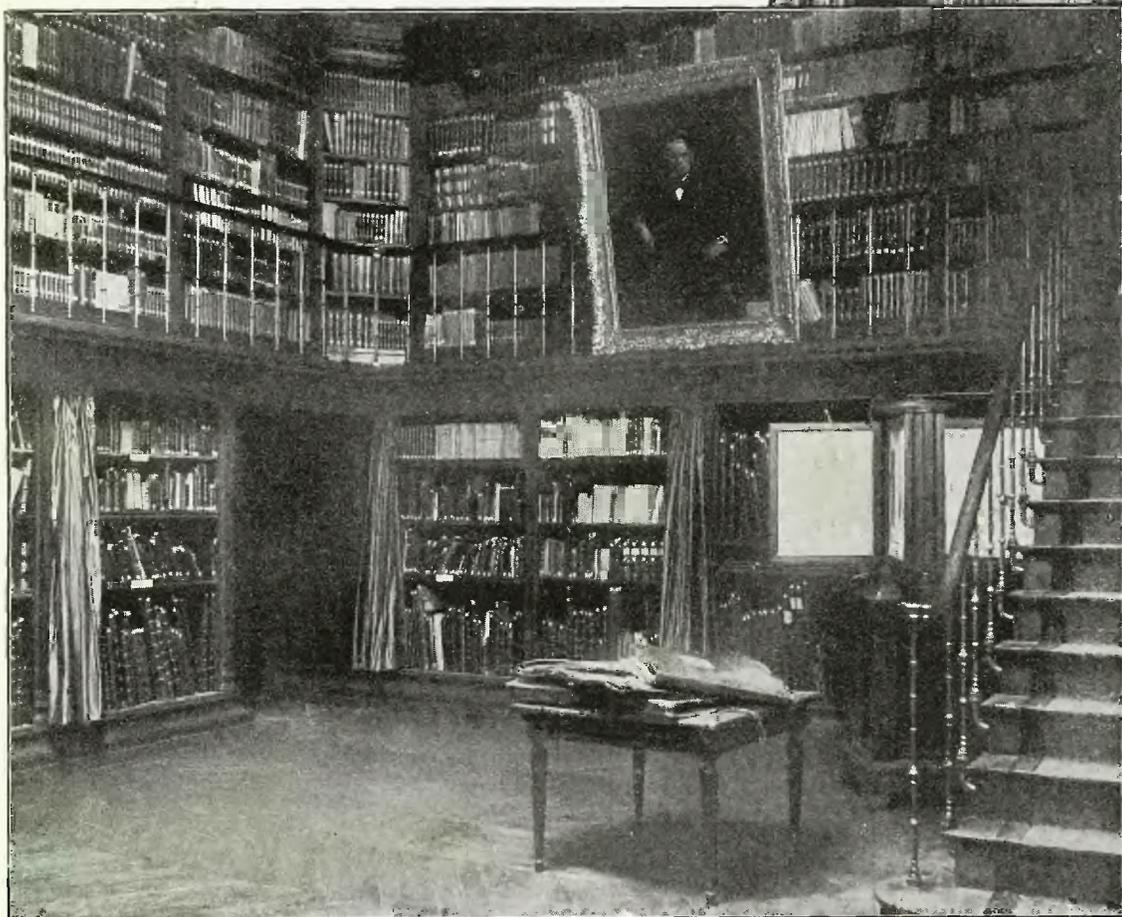
L'accusé, ici, est M. Albert Thomas, officier de la Légion d'honneur, architecte très officiel, qui construisit la partie postérieure du Grand Palais des Champs-Élysées sur l'avenue d'Antin, et qui demeura, presque jusqu'à sa mort, le conservateur de l'édifice.

L'an dernier, pourtant, il avait été révoqué de cette fonction : M. Dujardin-Beaumetz avait dû prendre cette grave décision en présence du refus de l'architecte du Grand Palais de lui fournir les comptes de sa gestion. Mais M. Thomas était demeuré architecte des Archives.

Lui mort, on procéda à un inventaire de ce qu'il laissait. M^{me} Thomas, sa veuve, aurait alors trouvé ces temps derniers, en poursuivant ses investigations dans sa bibliothèque, des ouvrages ou des planches



La place de travail favorite de M. Thomas à la bibliothèque de l'École des beaux-arts.

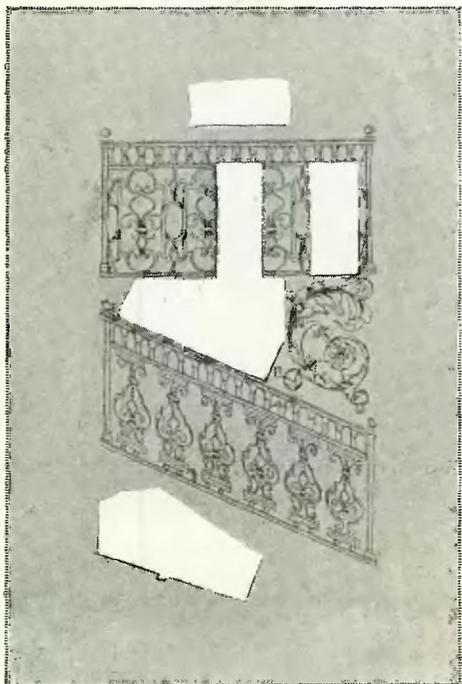


La collection Lesoufagé à l'École des beaux-arts.

(Au fond, le portrait de M. Lesoufagé. — Sur la table, cartons contenant des gravures détournées.)

détachées portant l'estampille de la bibliothèque des Beaux-Arts. Simultanément, dans le bureau qu'occupait l'architecte à l'hôtel des Archives, on faisait des découvertes analogues. La direction de l'École des beaux-arts fut avisée. La justice fut saisie. En quelques jours, toute une moisson d'œuvres de prix, auxquelles se mêlent des documents sans importance, rentra à la bibliothèque de la rue Bonaparte. Tout le lot de cartons placés sur des rayons, de papiers épars sur le bureau qu'on voit sur une de nos photographies, est au moins suspect de receler des pièces volées. On en opère actuellement le dépouillement.

M. Albert Thomas était un des travailleurs assidus de la bibliothèque de « l'École ». Il y avait sa place favorite, attitrée. La discipline, ici, est très paternelle.



Feuille d'un recueil d'architecture.

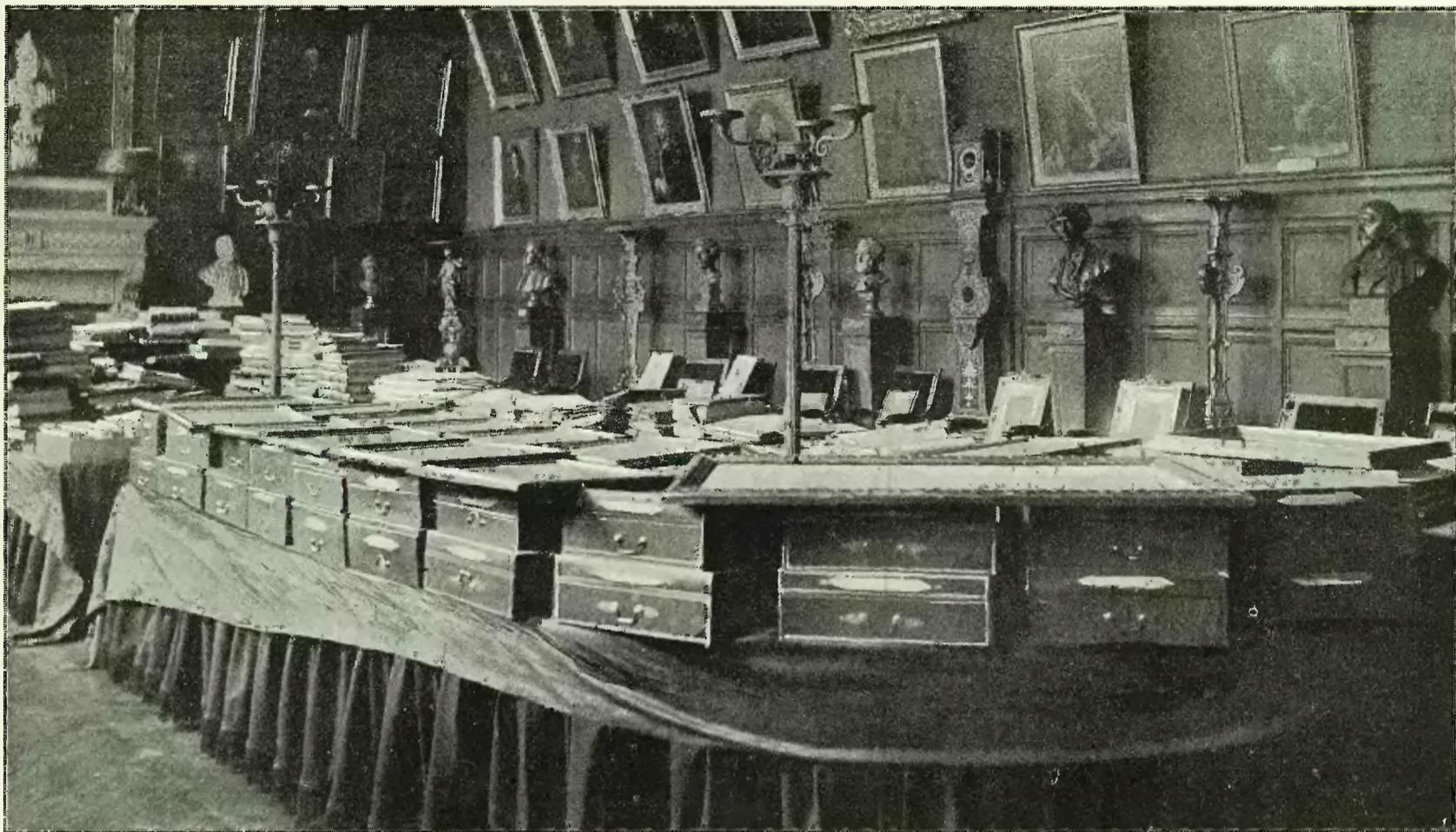


Gravure de Lepaute.



Feuille d'une série fort rare de Watteau.

Pages soustraites, démarquées ou découpées par M. Thomas.



La salle du Conseil à l'École des beaux-arts.

Tous les livres et tableaux posés sur les tables, toutes les gravures remplissant les cartons, proviennent de la saisie opérée chez M. Albert Thomas.

Les consignes, si légères soient-elles, tombaient devant M. Albert Thomas, homme important, attaché de droit à tous les jurys et considéré comme absolument de la maison. C'est ainsi qu'il a pu dérober des pièces de

les coupables agissements de M. Thomas. Il arrivait à l'École en homme studieux et affairé, portant généralement une ample serviette, quelque carton qu'aucun gardien n'eût osé se permettre de visiter à la sortie.

On a évalué à un demi-million le produit de ces larcins. Mais seul le récolement détaillé auquel on procède en ce moment permettra de se rendre compte de leur importance exacte.

Parmi les vols dont on est sûr figure une série d'Entrées de rois, albums des cérémonies qui accompagnaient l'arrivée des rois de France dans leurs « bonnes villes », et, dans cette série, un ouvrage unique au monde, et sans prix, par conséquent, un exemplaire de l'Entrée d'Henri II à Rouen, qui appartient à Ruggieri, Pastrologue de Catherine de Médicis. Un album de gravures de Watteau, infiniment précieux aussi, avait été en partie dépouillé de ses planches. Des ouvrages rarissimes du seizième siècle, sur l'art de la dentelle ; les Fables, les Baisers et les Heures de Dorat, illustrés de purs chefs-d'œuvre, ont été retrouvés chez M. Thomas. Il faut se borner aux œuvres maîtresses.

M. Thomas n'avait d'ailleurs nul respect pour ces choses de prix. On voit, sur un petit motif de ferronnerie, comment il

se documentait : en enlevant à coups de canif, dans une planche, la partie qui l'intéressait. La plupart des gravures ont été grattées, à la place du timbre gras qu'il s'agissait de faire disparaître. Quand l'opération était par trop difficile, une entaille dans la marge supprimait l'estampille, comme on voit qu'il fut fait à une planche de Lepautre.

On a soupçonné enfin M. Thomas d'avoir enlevé de l'hôtel des Archives de vieilles ferronneries, destinées à embellir son château de Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher).

On a pensé d'abord à un cas de kleptomanie, à une folie de collectionneur. Il semble établi que la réalité était infiniment plus prosaïque : M. Thomas avait de gros besoins d'argent. Epris d'une demi-mondaine élégante, qu'il avait connue au Palais de Glace, il lui fallait subvenir à ses coûteuses fantaisies. Nombre de marchands commencent à rapporter au juge des pièces superbes que l'indélicat architecte leur avait vendues.

S'il avait survécu, il n'eût pas, sans doute, échappé au châtement. En décembre dernier, on s'aperçut, à l'École des beaux-arts, de ces « fuites » nombreuses et persistantes. Une liste fut dressée sommairement, des livres, des documents partis.

Un beau jour, elle disparut. On vient seulement de la retrouver... dans le bureau de feu M. Thomas.



Son amie, Mlle d'Herblay. — Phot. Sartony.

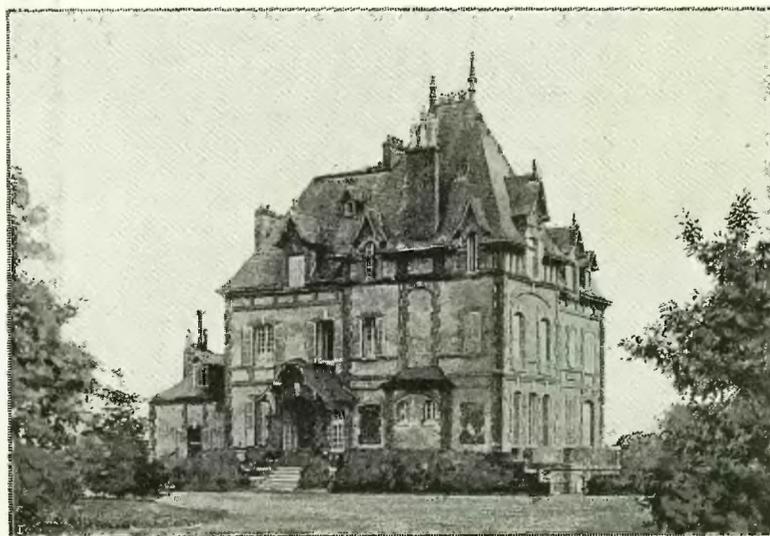


Les divers cachets estampillant les ouvrages de la bibliothèque des Beaux-Arts.

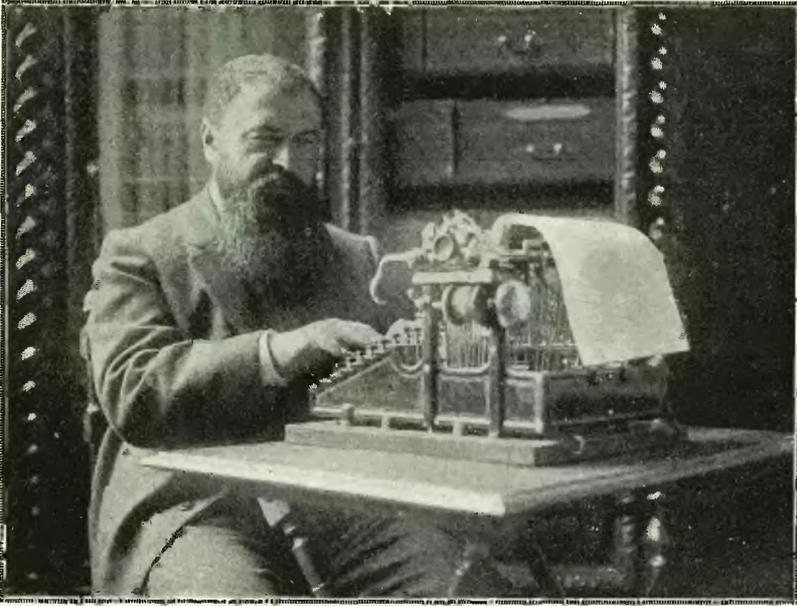
valent inestimable dans la collection Le-soufché, léguée à l'École par un architecte de talent qui était en même temps un collectionneur de grand flair. Cette collection est installée dans une salle particulière, ce qui devait favoriser grandement



Deux pages d'un ouvrage unique au monde : « l'Entrée d'Henri II à Rouen », que s'était approprié M. Thomas.



Son château de Nouan-le-Fuzelier. Les causes des vols et détournements de M. Thomas.



M. Tristan Bernard à sa machine à écrire. — Phot. Dornac.

TRISTAN BERNARD

Si vous le rencontrez dans la rue, marchant à petits pas pesants, la tête inclinée sur l'épaule, clignant des yeux comme s'il affrontait perpétuellement le grand soleil ou le grand vent, un peu indécis, un peu essoufflé aussi, vous prendrez Tristan Bernard pour un bourgeois débonnaire, et même plus craintif que débonnaire, presque timide. Et vous aurez l'illusion que, s'il n'y trouvait un moyen de cacher son visage, l'énorme barbe qui le signale à l'attention publique finirait par lui causer de l'embarras.

Mais, dès qu'on approche l'homme, dès qu'on a surpris l'ironie de son regard — du jais mobile — et l'éclair de son sourire — une vision de dents prêtes à mordre — l'illusion s'évanouit. On discerne que, loin de s'en intimider, Tristan Bernard domine le monde et la vie, s'y intéresse, s'en divertit prodigieusement. Et l'on devine que, s'il marche à pas lents, c'est pour prendre le temps de tout voir; que, s'il cligne des yeux, c'est pour tout voir de très près; que, s'il penche la tête, c'est sous le poids de la réflexion.

L'œuvre ressemble à l'homme.

Si vous la jugez superficiellement — en ne tenant compte que de sa partie la plus follement vaudevillesque ou en tombant au hasard sur certaines pages un peu incolores des *Mémoires d'un jeune homme rangé* — elle apparaît sans signification comme sans portée, elle semble n'appartenir qu'au genre assez secondaire des écrits « qui font rire » et n'exister plus dès qu'elle ne fait plus rire. Mais, si vous vous imprégnez patiemment d'elle, si vous la creusez assez loin pour en trouver les assises, vous saisissez vite ce qu'elle contient de vérité profonde et même de vertu philosophique.

Il y a, je le sais, dans l'œuvre théâtrale de Tristan Bernard, des pièces — et ce sont les plus irrésistiblement gaies comme *l'Anglais tel qu'on le parle*, *Silvérie*, *Un négociant de Besançon* — dont le comique jaillit, non point d'un trait de mœurs ou de caractère, mais d'une situation heureusement imaginée, d'un quiproquo savamment combiné. Ce sont de simples vaudevilles, édifiés légèrement avec les matériaux ordinaires du vaudeville. Mais le vaudevilliste qui se manifeste parfois en Tristan Bernard n'est point Tristan Bernard. Il l'est si peu que, par une sorte de pudeur, il a toujours évité de se montrer quand travaillait le vrai Tristan Bernard, c'est-à-dire l'observateur. Hormis *Sa Sœur*, la dernière pièce de l'Athénée — où le vaudeville et la comédie psy-

chologique cherchent à se combiner et qui, avec beaucoup de gaieté, d'adresse et parfois de profondeur, inaugure peut-être une nouvelle manière de l'auteur — les pièces de Tristan Bernard qui sont à fond de vérité, qui tirent toute leur puissance comique de l'analyse des faiblesses humaines, ne portent point trace des procédés vaudevillesques. *Les Pieds nickelés*, *le Cambrioleur*, *Daisy*, l'ineffable *Triplepatte* — cette vraie comédie de caractère — font rire en peignant des échantillons d'humanité, mais se préoccupent de peindre plutôt que d'égayer. Et c'est dans cette partie-là de son théâtre, et surtout dans certains de ses livres, comme *les Mémoires d'un jeune homme rangé*, *Un mari pacifique*, *Amants et Voleurs*, où il est plus encore lui-même, qu'il faut chercher le vrai Tristan Bernard. C'est là qu'on saisira nettement le tour particulier d'observation et d'humour qui ont valu à Tristan Bernard d'être bien davantage qu'un vaudevilliste adroit.

Tristan Bernard est un observateur minutieux et aussi impitoyable que minutieux. Ce qu'il cherche à découvrir dans l'homme, c'est ce que l'homme cache avec le plus de soin. Et, comme l'ironie et l'humour, c'est-à-dire le goût du contraste, le besoin de s'exprimer par les contraires, d'extraire de la gaieté des pires tristesses comme de découvrir l'amertume qui fait le fond de toute joie, sont ses naturels moyens d'expression, il éprouve un plaisir presque féroce, mais dont nous sentons la saveur, à « déshabiller » des bons-hommes pour en mettre à nu les ridicules cachés, les pittoresques faiblesses. Et, naturellement, c'est dans le monde où l'on se dupe le plus effrontément par les apparences, dans le monde des fêtards à court d'argent, des emprunteurs et des empruntés, dans le monde des chevaliers d'industrie et même des simples pickpockets, qu'il prend la plupart de ses sujets d'observation.

Il est évident que, s'il ne la dissimulait par un comique souvent irrésistible et aussi par une manière souriante, quoique désenchantée, d'accepter l'inévitable, c'est-à-dire par de la philosophie, la connaissance que Tristan Bernard prend ainsi et nous communique de la vie et des gens serait d'un pessimisme presque intolérable.

Mais Tristan Bernard n'a pas peint que de trop vraisemblables canailles. Il éprouve une sympathie qui ressemble à de la pitié pour tout un groupe humain, pour les timides. Les deux figures les plus caractéristiques de son œuvre, Triplepatte et Daniel Henry, ce jeune homme rangé qui devient mari pacifique, sont de lamentables timides. Sans s'attarder à des attendrissements

qui ne sont pas dans sa nature, Tristan Bernard, tout en notant selon sa manière, à petits coups de crayon, par le procédé de l'infiniment petit, les ridicules de ces deux êtres qui, hésitant perpétuellement devant la vie, sont le jouet d'autrui, suggère sans l'exprimer une grande pitié pour eux. Et, à travers la gaieté qui en résulte, l'affolement de ces deux êtres en face des petits tracassiers quotidiens nous fait deviner les tragédies cachées qui se jouent en certains cœurs.

Oui, en vérité, Tristan Bernard est bien davantage qu'un vaudevilliste adroit. Et c'est, j'en suis sûr, l'opinion qu'auront de lui les lecteurs de *l'Affaire Larcier* que commence à publier *L'Illustration*.

EMILE MAULDE.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Avec le tranquille sourire de son optimisme connu, M. Alfred Capus nous conte des *Histoires de Parisiens* (Fasquelle, 3 fr. 50). Ces histoires, d'ailleurs, ne sont point toutes des histoires drôles. Il en est même quelques-unes où l'on souffre et où l'on meurt. Mais ces rares tristesses sont atténuées adroitement par l'enjouement de la forme. En maints endroits, il semble que l'on entend les paroles du médecin réconfortant son malade : « Ne nous frappons pas... Tout s'arrange toujours... Il n'y a point de cas désespérés, ni de guérisons impossibles... » Nous n'analyserons point ici chacune des nouvelles de ce livre. Mais nous signalerons, parmi les nombreux personnages qu'on y rencontre, trois femmes, trois types de femmes auxquels peut s'appliquer une définition commune, très joliment formulée par l'auteur au sujet de l'une d'elles. Lonlon, Lucie Gilard, Mathilde, appartiennent à cette race assez nombreuse de femmes qui ne deviennent jamais perverses malgré le désordre de leur vie, qui, entraînées par leur destin, gaspillent en des unions toujours fugitives, toujours décevantes, d'admirables dispositions aux plus hautes vertus et ne sont peut-être séparées que par un peu de chance des créatures les plus héroïquement honnêtes. La définition plaira dans son indulgence et dans sa vérité. Elle est inspirée par cette aimable philosophie, cette saine vision de la justice sociale qui donne tant de charme aux œuvres de M. Alfred Capus et qui fit, en grande partie, le succès de son théâtre.

La Clef de la vie, c'est un bibelot égyptien que l'on trouve généralement dans la parure des momies, une amulette symbolique aux significations mystérieuses. La clef de la vie !... Est-ce l'argent ? Est-ce l'amour ? Et, si c'est l'amour, quel amour ? L'amour de soi, l'amour des autres ou l'amour sans phrase ? La question se pose, dans le roman, alerte et narquois, de M. Léon de Tinseau (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). dès que l'amulette égyptienne est offerte par un célibataire endurci, égoïste, ou qui se croit tel, à une petite jeune fille, opprimée par une tante et négligée par la fortune. Les fiançailles, au dernier chapitre, du célibataire convaincu et de la petite jeune fille, semblent bien être une indication pour la solution du problème.

Jérusalem au temps du Christ, la Jérusalem juive et fanatique avec ses foules bariolées, grouillantes, ses femmes voilées, ses pontifes mitrés d'or, ses sacrificateurs, ses esclaves, est évoquée avec éclat et réalisme par M. Maurice de Waleffe dans *la Madeleine amoureuse* (Fasquelle, 3 fr. 50). L'habileté, l'art et, l'on peut dire, la science de cette évocation donnent à ce « roman juif » son plus haut intérêt et lui permettent — en dépit d'un sujet bien des fois traité — de se présenter comme un livre vraiment original et neuf.

Histoire.

Le si remarquable et si complet ouvrage de M. Frédéric Masson sur *Napoléon et sa famille* vient de s'augmenter des tomes VIII et IX (Flon, ch. vol. 7 fr. 50) où l'éminent historien de Napoléon étudie la famille impériale pendant les années 1812, 1813 et 1814. Nous rendrons compte de ces deux volumes dans une prochaine bibliographie.

Dans *la France sous le second Empire* (Meisssin, 3 fr. 50), M. Augustin Regnault nous fait connaître ses idées personnelles sur la période de notre histoire qui s'étend entre 1852 et 1870. L'auteur, considérant que la campagne de Crimée fut entreprise pour servir de vagues intérêts dans la mer Noire, ne croit point devoir s'étendre sur les résultats diplomatiques qui couronnèrent cette campagne. Les développements sont d'ailleurs assez sommaires et l'affirmation y est trop souvent substituée à la critique scientifique. Ce livre, bien que sévère, n'est pas suffisamment violent pour constituer un pamphlet; mais il n'est pas non plus assez impartial pour être considéré comme une œuvre d'histoire.

Citons encore : *les Dandys sous Louis-Philippe*, par M. Jacques Boulenger (Ollendorff, 5 fr.), un livre riche en curieuses et plaisantes anecdotes sur ces célébrités de l'élégance que furent George Brummel, le comte d'Orsay, « Milord Arsouille », Eugène Sue, Barbey d'Aureville, etc.; une histoire du *Château royal de Vincennes de son origine à nos jours* (Daragon, 7 fr. 50), par M. Ernest Lemarchand, et une monographie de *Courbevoie et ses environs* (Lejay et Lemoro, Poissy), par M. Henri Vuagneux; *Notes d'ambulance, août 1870-février 1871* (Flon, 3 fr. 50), par le docteur A. Mony.

Beaux-Arts.

M. Théodor de Wyzewa vient de réunir en un savant volume (Ferrin, 5 fr.) ses études sur *les Maîtres italiens d'autrefois (Ecoles du Nord)*. Ces études sont groupées et ordonnées sous les titres suivants : « l'Âme siennoise », « les Trois Poètes de l'Âme florentine, Giotto, Fra Angelico, Fra Bartolommeo », « Deux Gloires nouvelles de l'art florentin, Botticelli et Verrocchio », « les Influences allemandes dans l'art italien », « Venise ». Parce qu'il se compose d'une réunion d'articles écrits à diverses époques, l'ouvrage, dans son ensemble, manque un peu de cohésion. Mais il eût été facile d'atténuer ce défaut et de rétablir les transitions sacrifiées en faisant précéder les développements d'une introduction, d'un clair et utile résumé, que nous avons été étonnés de ne pas trouver en tête de ce bon livre.

Le sixième volume des *Maîtres français contemporains* (Lahure, 60 fr.) est consacré à une étude de M. Guy de Montgailhard sur l'œuvre complexe de Lecomte du Nouy. « Tout a intéressé Lecomte du Nouy, dit M. Henri Bouchot dans sa remarquable préface, tout l'a retenu; il a tout tenté... On devine toutefois que l'Orient avec ses magies, ses hatchichs et ses rêves, que l'Égypte africaine aux lumières brutales, que l'Asie aux sentimentalités hébraïques, l'arrêtent de préférence ». Des illustrations d'une grande richesse accompagnent les deux cents pages du texte, soixante planches reproduisant par le burin, l'eau-forte, la taille-douce, les œuvres les plus populaires du maître, entre autres : les « Porteurs de mauvaises nouvelles », l'« Amour qui passe », le « Souper de Beaucaire », la « Sentinelle grecque », etc.

Country Life, la superbe revue illustrée anglaise, entreprend la publication d'une suite d'études d'art sur les « Châteaux de France ». La série est très heureusement inaugurée, dans les numéros de février et de mars, par une substantielle monographie de M. Théodore Andrea Cook sur le château de Blois. Ce texte est illustré par de très nombreuses, très belles et très pittoresques photographies qui nous permettent de suivre, fort agréablement, l'évolution de l'architecture française du treizième au dix-septième siècle.

LES THÉÂTRES

Sur la scène de Marigny, le théâtre de l'Œuvre a monté et joué une pièce en cinq actes de MM. G. de Buysieux et Roger Max : *Petit Jean*, qui aurait obtenu, dans un théâtre régulier, une honorable série de représentations. C'est l'amour chaleureux, sincère et déçu, d'une comédienne, présenté sous une forme dramatique et avec une éloquence sentimentale assez impressionnante. L'Œuvre a assuré à cette pièce des décors soignés et une interprétation fort convenable, grâce au concours de M^{me} Suzanne Devoyod et de MM. Marié de l'Isle, Dauvilliers, Jehan Adès, Duparc, Chevalet, dans les rôles principaux.

UNE ŒUVRE PHILANTHROPIQUE

Parmi les institutions philanthropiques dues à l'initiative privée, une des plus intéressantes est assurément la Société de protection des Alsaciens et Lorrains demeurés Français. Fondée en 1871 par le comte d'Haussonville, décédé en 1884, aujourd'hui présidée par son fils, reconnue d'utilité publique dès 1873, elle a, durant ses trente-six années d'existence, fait beaucoup de bien, comme en témoigne l'éloquence des chiffres : 3.140.790 francs dépensés en secours de toute nature ; 969.415 francs en frais d'éducation ; 1.216.197 francs pour l'installation en Algérie de trois villages exclusivement peuplés d'Alsaciens-Lorrains ; 675.104 francs pour l'entretien annuel d'un orphelinat qu'une généreuse donation lui a permis de créer au Vésinet et qui contient cinquante orphelins.

Après avoir largement rempli son devoir vis-à-vis de la jeunesse et de l'âge adulte, la Société estime qu'il lui reste un semblable devoir à remplir vis-à-vis de la vieillesse. C'est ainsi que la pensée lui est venue de créer un asile destiné, sans distinction de confession religieuse, aux vieilles femmes originaires de l'Alsace ou de la Lorraine, veuves ou célibataires, que l'éloignement, la perte de leurs parents, condamnant à l'isolement, l'incapacité de travail à la misère. Elle possède déjà le local nécessaire, grâce à la libéralité de M^{me} Gustave Rieffel, qui, en exécution des volontés dernières de son mari, lui a fait don d'une très belle habitation située au Ménéville, dans le département de l'Oise ; mais la transformation, une fois effectuée à ses frais, l'état de ses ressources annuelles, absorbées en totalité par des affectations antérieures, ne lui permettrait pas de pourvoir à l'entretien de l'asile et des vingt-cinq femmes âgées qu'il pourra recevoir.

D'où l'obligation de recourir à une souscription dont les conditions, au gré du souscripteur, sont les suivantes : 1^o envoi d'une somme, si minime soit-elle ; 2^o engagement de payer une pension mensuelle de 35 francs ; 3^o fondation d'un lit en versant une somme de 13.000 francs, ou d'un demi-lit en versant 6.500 francs. L'engagement ou la fondation donne le droit de désigner la bénéficiaire de la pension ou du lit.

Nous nous faisons bien volontiers l'écho du pressant appel adressé à la générosité publique par la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, en faveur d'une nouvelle œuvre de charité et de solidarité patriotique. L'institution a, d'ailleurs, déjà recueilli au bénéfice de ses protégés trop de preuves de sympathie pour que cet appel ne soit pas entendu. Les souscriptions et les demandes de renseignements doivent être adressées au secrétaire général, 9, rue de Provence.

LA MORT DE BELLACOSCIA

Antonio Bonelli, dit Belle-Cuisse (Bellacoscia), vient de mourir, en Corse, où il remplissait, depuis des années, l'emploi de bandit retraité, curiosité vivante qu'aucun touriste n'eût manqué d'aller visiter en passant.

La photographie du vieux Bellacoscia que nous donnons ici ne remonte qu'au mois d'octobre dernier. Antonio est au seuil même de sa maisonnette rustique, dans ce ravin de la Pentica, à une heure de Bocognano, où les guides ont dû promener pas mal de voyageurs curieux.

C'est de cette maison que, pendant des années, Bellacoscia, avec son frère Jacques, tint en respect la maréchaussée. On a réduit depuis, par des moyens plus énergiques, d'autres pauvres diables. Mais Bellacoscia, orgueil de sa contrée, jouissait d'immunités spéciales. Contre lui, la gendarmerie, sous les ordres du capitaine Ordioni, aujourd'hui colonel, tint campagne pendant quatre années, de 1888 à 1892, quelque habile que fût la stratégie déployée, quelque sincère désir qu'eussent le capitaine Ordioni et ses gendarmes de remplir leur mission en cueillant le rebelle et en l'amenant pieds et poings liés à la justice.

Quand on s'empara du « repaire », l'homme avait pris le maquis. M. Ordioni installa dans cette chaumière trois brigades, qui y demeurèrent jusqu'en 1892, époque où Bellacoscia, ruiné par la confiscation de ses biens, isolé par suite de l'arrestation de ses proches, découragé, consentit à se rendre au capitaine Ordioni.



Le professeur B.-W. Stankewitsch observant une éclipse de soleil, devant sa tente kirghise, au sommet du Tschaar Tasch (Turkestan).

DOCUMENTS et INFORMATIONS

UNE EXPÉDITION ASTRONOMIQUE EN SIBÉRIE.

Parmi les expéditions chargées d'observer l'éclipse totale de soleil du 14 janvier 1907, dont nous avons parlé dans notre numéro du 12 janvier, une des plus hardies fut celle organisée par la Société impériale russe de géographie avec le concours généreux des grands-ducs Michel Alexandrovitch et Constantin Constantinovitch. C'est en plein désert de la Sibérie orientale, au sommet du mont Tschaar Tasch, situé à 1.600 mètres d'altitude dans la chaîne de Turkestan, que les astronomes russes durent installer leurs télescopes. Après avoir séjourné onze jours sur le sommet couvert de neige, abrités par de simples tentes kirghiziennes, ces savants eurent la mauvaise chance de se réveiller, le 14 janvier, sous un ciel couvert qui empêcha toute observation de l'éclipse.

Notre gravure permet de se faire une idée des gaités de l'expédition. Outre le docteur Stankewitsch, professeur émérite de l'université de Varsovie, que l'on voit, attendant, entre deux cosaques, le bon plaisir du soleil, l'expédition comprenait : MM. Blumbach, astronome observateur à la Chambre centrale des poids et mesures de Saint-Petersbourg ; Prokoudine-Gorskij, Fatjanow, Kwarenberg, Mendelejew, Egorow et Mladenzow.

CURIEUX EFFETS DE CONTRASTE.

Dans la conférence faite à la Société de Géographie par le capitaine norvégien Roald Amundsen sur son expédition au pôle magnétique, le voyageur décrit un

phénomène physiologique tout à fait curieux, et qui montre à quel point sont relatives les impressions de froid et de chaud.

En effet, comme les explorateurs venaient de subir, durant deux mois, des froids de 43 à 62 degrés sous zéro, subitement le temps se mit au beau, et la température remonta à 30 degrés. Or, par ce froid de 30 degrés sous zéro, encore excessif dans les conditions ordinaires, les voyageurs se firent à transpirer comme sous les tropiques, et durent se débarrasser de leurs épais vêtements.

Ils avaient, en somme, éprouvé la même sensation, passant de - 50 à - 30 degrés, que celle que nous éprouvons, sous nos climats, lorsque la température monte rapidement de + 15 à + 35 degrés.

Ce fait est un exemple de la merveilleuse souplesse de l'organisme, qui arrive très rapidement à régler sa production de chaleur pour lutter contre des températures de près de 80 degrés inférieures à la température moyenne de son milieu habituel.

LES ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER.

Voici, d'après une statistique publiée par l'administration des chemins de fer allemands, la proportion des victimes d'accidents, en 1905, pour 1 million de voyageurs, sur les grands réseaux du monde :

	Morts.	Blessés.
Allemagne	0,08	0,39
Autriche-Hongrie ...	0,12	0,96
France	0,124	0,174
Angleterre	0,14	1,94
Suisse	0,20	1,04
Belgique	0,22	3,02
Etats-Unis	0,45	6,58
Russie	0,99	3,93



Le vieux bandit Bellacoscia devant sa maison de Pentica, près Bocognano (Corse).

C'est donc la France qui, au total, compte le moins de victimes. Le peu de sécurité relative dont on jouit en Amérique semble pouvoir s'expliquer, au moins en partie, par le fait que, pour un réseau de 320.000 kilomètres, les Etats-Unis ont un personnel de 80.000 hommes, alors que l'Allemagne affecte 65.000 employés à un réseau de 53.000 kilomètres.

POUR SE DÉSHABITUER DE L'OPIMUM ET DU TABAC.

On sait que la Chine veut se débarrasser de l'opium, et qu'elle a légiféré récemment dans ce sens, donnant un exemple qu'on sera heureux de voir suivre par la France — qui se croit pourtant plus civilisée — en ce qui concerne l'alcool. Si l'on en croit des nouvelles de Malaisie, on aurait découvert dans ce quartier du globe un remède qui faciliterait l'abolition de l'habitude de l'opium. On aurait constaté que la décoction des feuilles d'une certaine liane, sur laquelle on se montre fort sobre de description, donne le dégoût absolu de l'opium.

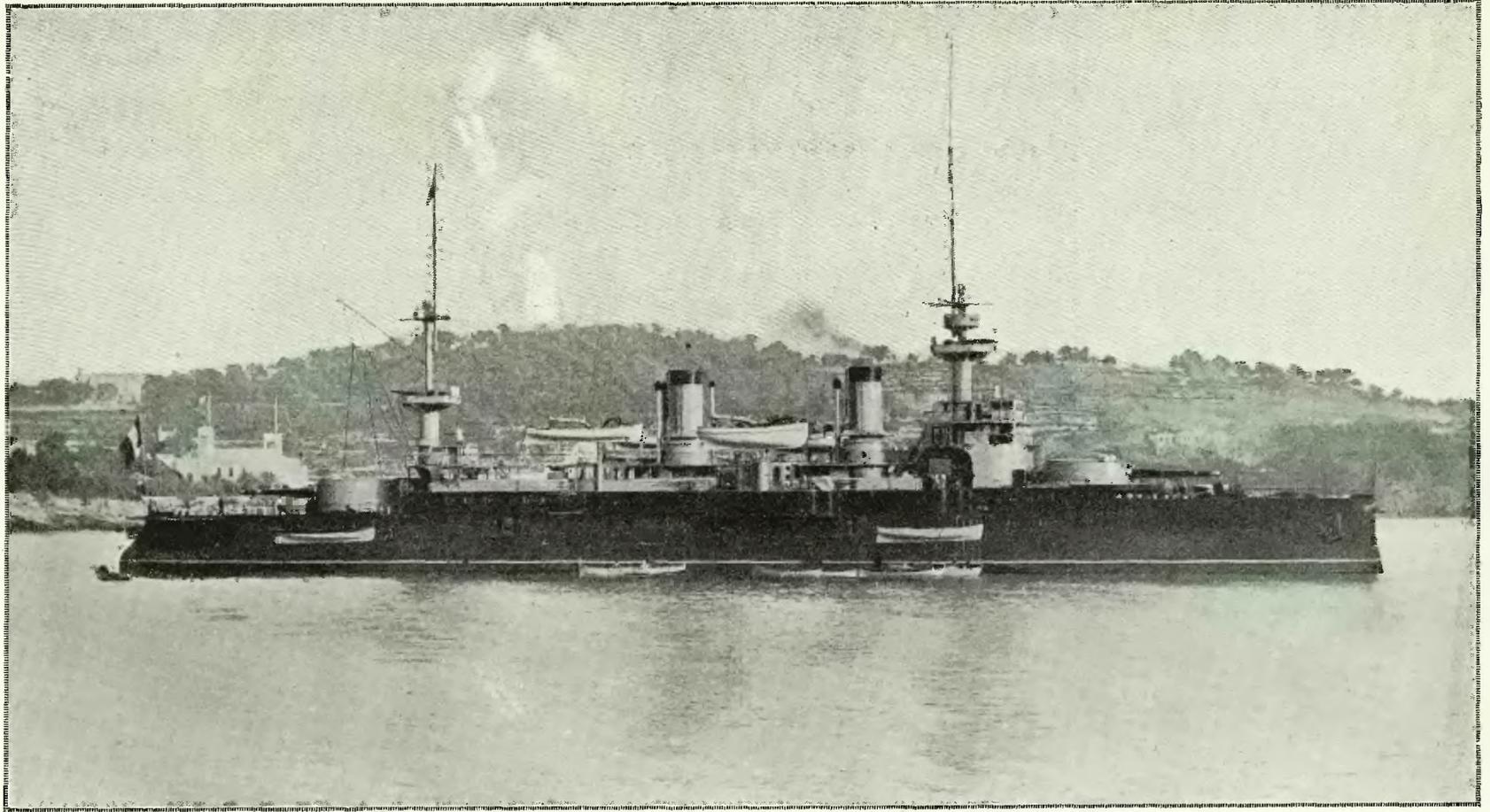
D'autre part, il y a un peu partout dans le monde des hommes qui voudraient bien ne plus avoir envie et besoin de fumer, et qui, malgré de fréquentes tentatives d'échapper à la tyrannie du tabac, reviennent d'eux-mêmes au joug. A ceux-là nous signalerons la méthode que recommande un médecin de Kazan, M. Kolomeitzev. Elle est d'une grande simplicité, et consiste, dès qu'on a fumé, à se rincer la bouche avec une solution, de nitrate d'argent à 0,25 % (1/4 %, et non 25 % comme un journal l'a imprimé par mégarde : une solution à 25 % détruirait la muqueuse). Il paraît que la saveur qui se développe dans la bouche, dans ces conditions, est telle qu'on renonce à fumer. (Ou bien...qu'on renonce à se rincer ainsi la bouche, tout simplement.) Nous soumettons le procédé à l'appréciation de nos lecteurs : peut-être s'en trouvera-t-il qui voudront en faire usage.

PRIX DE REVIENT DES MODES D'ÉCLAIRAGE.

Les progrès de l'industrie viennent forcément modifier de temps à autre les rapports que présentent les prix de revient des divers modes d'éclairage. D'après un tableau de comparaison dressé par un ingénieur allemand, M. Lockemann, voici, en tenant compte du prix actuel des matières brûlées et du courant électrique, les quantités respectives de lumière correspondant, dans les principaux systèmes en usage, à une dépense de 1 mark, soit 1 fr. 25.

La bougie de cire donne la lumière la plus chère : 29 bougies-heure. Viennent ensuite : la bougie stéarienne, 79 bougies-heure ; la bougie de paraffine, 117 ; la lampe à modérateur brûlant de l'huile de colza, 380 ; le bec de gaz à papillon, 418 ; le bec Argand, 556.

La lampe électrique à incandescence avec filament de charbon, 602 ; la lampe Nernst, 1.064 ; le bec Argand à pétrole, 1.205 ; la lampe à incandescence à filament d'osmium, 1.290 ; à filament de tantale, 1.299 ; la lampe à arc, 1.818 ; le bec Auer, 2.632 ; le bec à incandescence de gaz sous pression, 5.000 ; la lampe électrique à vapeur de mercure, 8.547.



Le cuirassé d'escadre "Iéna".

Un nouveau deuil vient de frapper la marine française. Mardi après midi, une explosion se produisit dans les soutes de l'arrière du cuirassé Iéna, qui était depuis quelques jours dans un des bassins de carénage de Missiessy, pour la visite de sa coque. Un incendie se déclara, qui gagna les autres soutes et les torpilles. Des déflagrations successives se produisirent; ce fut une épouvantable catastrophe.

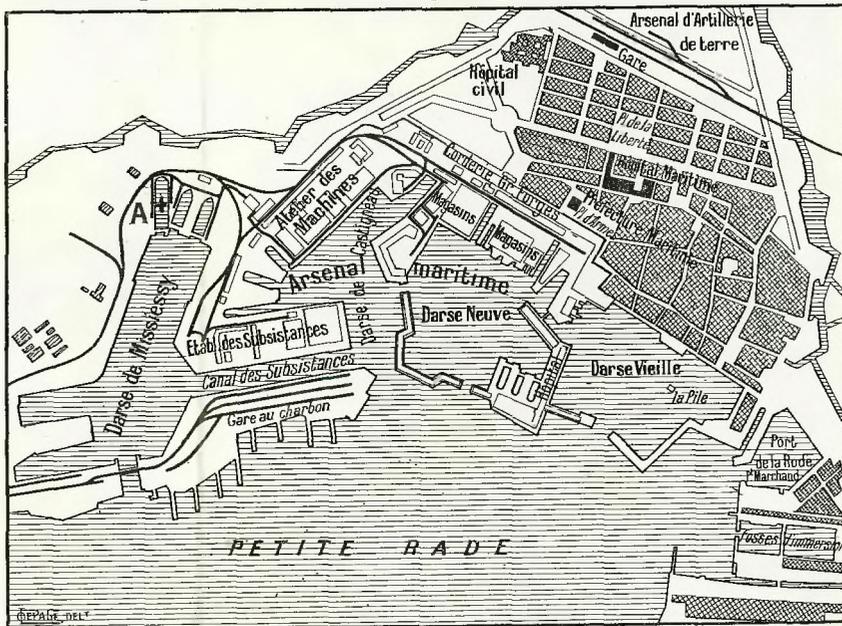


L'enseigne de vaisseau Roux (mort).
Phot. Firou, rue Royale.

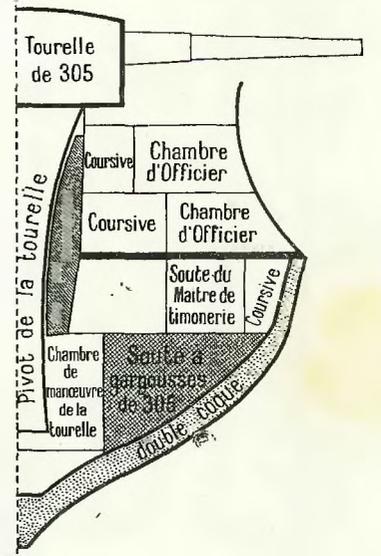
L'équipage, officiers compris, se composait, au complet, de 630 hommes. La plupart étaient à bord. Mercredi, à midi, on constatait la disparition de 118 d'entre eux.

L'amiral Manceron, qui avait son pavillon sur l'Iéna, put être sauvé, légèrement blessé. Mais le capitaine de vaisseau Adigard, qui commandait le cuirassé, a péri

ainsi que sept officiers. L'un d'eux, l'enseigne Roux, a été littéralement coupé en deux tandis qu'il tentait d'ouvrir les vannes du bassin pour y faire pénétrer l'eau. L'Iéna était une des meilleures unités de notre flotte.



Le port militaire et la ville de Toulon.
A. Bassins de carénage de Missiessy : l'Iéna était dans le bassin du milieu.



Coupe en long de l'arrière de l'Iéna.
L'explosion se serait produite dans la soute à gargousses.



Le contre-amiral Manceron.



Le transport d'un blessé à l'hôpital maritime.
L'EXPLOSION DU CUIRASSÉ "IÉNA" A TOULON



Le capitaine de vaisseau Adigard (mort).